1916

25e

1941

ANNIVERSAIRE
DE LA BATAILLE DE
COURCELETTE

JE ME SOUVIENS

La Vaillance
VIT TOUJOURS AU CANADA FRANÇAIS!

LE courage indomptable des pionniers français — l'héroïsme inspiré du célèbre "22ième"— se reflètent dans l'esprit du Canada français d'aujourd'hui — la pionnière parmi les provinces de notre grand Dominion.

La maison Seagram est fière de rendre un hommage respectueux au vaillant "22ième" dont la tenue fut si héroïque à la bataille de Courcelette et durant tout le conflit de 1914-1918.

La Maison
Seagram

DISTILLATEURS DE FINS WHISKIES CANADIENS DEPUIS 1857

MO-CP

ALBUM-SOUVENIR

publié par

l'Amicale du 22e

Au profit des Oeuvres de guerre du

Royal 22e, des Fusiliers Mont-Royal et du
Régiment de Maisonneuve, en
service outre-mer

à l'occasion du

25e

anniversaire de la Bataille de Courcelette

(15 septembre 1916)

et du

26e

anniversaire de l'arrivée
du 22e bataillon canadien-français
à Boulogne, France

(15 septembre 1915)

L'AMICALE du 22e B.N. C.E.F.

Président: Major L.-H. DESJARDINS, V.D.
Vice-Prés.: Capitaine D. BOULANGER
Secrétaire: Capitaine ROCH GUINDON

Président de l'Amicale des Sous-Officiers et Soldats:
GAMELIN DE MONTIGNY

COMITÉ D'ORGANISATION

25e Anniversaire de "COURCELETTE"

Président d'honneur: Major-Général T.-L. TREMBLAY, C.M.G., D.S.O., E.D., A.D.C.
Président: Lt.-Col. E. MACKAY PAPINEAU, V.D.
Vice-Président: Major MAURICE DUBRULE
Secrétaire: Capitaine JEAN KEMPF

CONSEILLERS: Lt.-Col. H. DE MARTIGNY, Officier de liaison
Lt.-Col. JOHN ROY, M.C.
Lt.-Col. ALBERT MARANDA
Major ROBERT ROY
Capitaine L. GAUVREAU
Capitaine H. LONGTIN
Lieut. R. DE R. LAROQUE
M. A. LAURENDEAU, Légion Canadienne
Sergent ALPHONSE MORIN
Caporal EMILE SAINTES

SOUS-COMITÉS

PROGRAMME

Lieut. R. DE R. LAROQUE
Capt. L. GAUVREAU
Lieut. E. CHARTIER
S. M. R. MAX JOSEPH
HERTEL LAROQUE
PAUL LANGLAIS
YVES BOURASSA
Sergent ADELARD GAGNON

INVITATIONS

Brig. G.-P. VANIER, D.S.O., M.C.
Colonel E. TELLIER
Lt.-Col. C. DORVAL, V.D.
Sergent G. BARBEAU

ALBUM-SOUVENIR

Lt.-Col. JOHN ROY, M.C.
Lt.-Col. ALBERT MARANDA
PHILIPPE BISAILLON

MESSE

Major Rév. C.-E. CHARTIER
Lieut. C. MCPHERSON
Sergent E. VILLEBON

DEFILE

Lt.-Col. W.-A. MACKAY, E.D.
Major ROBERT ROY, Coordinateur
Capt. R. NORMANDIN
Lieut. C. MCPHERSON
S.M.R. L. COUTURIER

FINANCE

Lt.-Col. P. S. BROWNE, M.C.
Capt. P. GONTHIER
Sergent VICTOR DUPUIS

DECORATIONS

Major B. LANGUEDOC
Capt. D. BOULANGER
Caporal E. SAINTES
Soldat ANDRE WHITE

PRESSE

Lt.-Col. J.-A. DE P. FILIATRAULT, V.D.
Major MAURICE DUBRULE
Lieut. JEAN LEMONT
FERNAND DENIS
Caporal LOUIS LEBEL

Les Commandants du 22e Bataillon C. E. F., de 1914 à 1919

Col. F.-M. GAUDET
C.M.G.

Major-Gén. T.-L. TREMBLAY
C.M.G., D.S.O., Légion d'Honneur

Col. A.-E. DUBUC
D.S.O., avec agrafe, Légion d'Honneur

Col. HENRI DES ROSIERS
D.S.O.

Ils tinrent bon, jusqu'au bout !

PAR LE COLONEL HENRI Des ROSIERS, D.S.O.,

Sous-ministre de la Défense Nationale et ancien Commandant du 22e Bataillon

Je n'ai pas pris part à la bataille de Courcelette, et je le regrette, mais je suis ainsi plus à l'aise pour en parler, d'autant plus que j'ai bien connu la plupart de ceux qui en furent, tant ceux qui en revinrent que ceux qui y restèrent.

Ils montrèrent que l'âme des fils de la vieille France n'a pas dégénéré. Car ils firent preuve des mêmes qualités de courage, d'endurance, de ténacité, de mépris de la mort et de la souffrance, que les premiers colons, leurs aïeux, dans leurs luttes contre l'Iroquois farouche et en tant d'autres occasions.

Qu'il me soit permis de saluer ici ceux qui, dans cette bataille, mémorable entre toutes, payèrent de leur vie le rachat de ce petit coin de la vieille patrie: major J. Renaud, capitaine Maurice Bauset, capitaine René Lefebvre, les lieutenants Abel Beaudry, A. Belzile, E. Binet et A. Lavoie et tant de nos sous-officiers et soldats.

Depuis vingt-cinq ans, nos cheveux ont blanchi, comme aussi les ossements de ces héros laissés en terre de France, après qu'ils l'eurent arrosée de leur sang, mais leur souvenir reste gravé, impérissable, dans nos coeurs.

La bataille de Courcelette fut gagnée par la conjugaison du courage individuel, de l'esprit d'initiative et du fait que chacun connaissait parfaitement son métier de soldat, pour agir comme individu aussi bien qu'en équipe.

Et ils le prouvèrent en s'emparant de la position fortement défendue, et en s'y maintenant contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, dans des circonstances où tout était contre eux.

En effet, durant quatre jours, l'artillerie allemande ne cessa pas de battre la zone arrière, pour empêcher renforts et ravitaillement de monter en ligne.

Pendant près de vingt-quatre heures, après la prise du village, on fut sans nouvelles du bataillon. Les blessés qui avaient pu filtrer à travers le barrage, rapportaient que le lieutenant-colonel Tremblay était tué, ainsi que la plupart des officiers; que les déchets qui restaient du 22e étaient cernés et se battaient avec rage, mais sans espoir.

La vérité c'est que ces "déchets", après avoir pénétré dans le village, avaient repris cohésion, et consolidé leur position.

Réalisant que l'aide du dehors ne pouvait leur parvenir, et qu'ils étaient livrés à eux-mêmes, ils firent magnifiquement face à la situation, comme troupe isolée. Pour se protéger, ils eurent à couvrir leurs quatre faces, comme la garde formant le carré à Waterloo, puisqu'il restait des éléments ennemis, très agressifs, sur leurs flancs, et même sur leur ligne de retraite.

Et ils tinrent bon jusqu'au bout, jusqu'à la relève: mais quand elle arriva, le 22e ne comptait plus que 6 officiers et 118 hommes. C'est là tout ce qui restait des 26 officiers et des 800 hommes qui étaient partis à l'assaut du village, quatre jours auparavant.

On m'avait demandé d'écrire la préface de cette plaquette dédiée à Courcelette. Pour moi, la préface de la bataille de Courcelette, ce fut l'excellente formation des combattants qui remportèrent cette victoire.

H. Des Rosiers.

Colonel.

SOYONS DIGNES DU 22e !

LA grande famille du 22e se rassemble pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de l'éclatante victoire remportée à Courcelette le 15 septembre 1916, et le vingt-sixième anniversaire de l'arrivée de notre Régiment en France, qui s'effectua un an auparavant exactement à cette même date du 15 septembre.

C'est en octobre 1914 que le 22e Bataillon, représentant l'élément canadien-français, fut mobilisé pour servir outre-mer, sous le commandement du Colonel F.-M. Gaudet. En mai 1915, le Bataillon traversait l'Atlantique et poursuivait son instruction militaire en Angleterre durant plus de trois mois. Le 15 septembre, il descendait à Boulogne, et nous le trouvons par la suite dans tous les engagements du Corps canadien jusqu'à l'armistice. Après avoir fait partie pendant quelques mois de l'armée d'occupation en Allemagne, le 22e revenait au pays, et on le démobilisait en mai 1919.

Le 22e Bataillon a un fils, le Royal 22e Régiment, une unité de l'armée canadienne permanente levée en avril 1920. Depuis sa formation, ce Régiment a occupé la Citadelle de Québec et fourni des instructeurs aux régiments de la Milice canadienne. En décembre 1939, il est parti pour l'Angleterre à titre d'unité de la 3e Brigade de la 1ère Division. Depuis deux ans il attend impatiemment l'heure du combat, bien résolu à faire honneur aux traditions du 22e.

Le Royal 22e Régiment possède l'insigne privilège d'avoir comme "Colonel Commandant" Sa Majesté le Roi George VI. Son premier Colonel honoraire fut le Maréchal Foch, Commandant en chef des armées alliées pendant la Grande Guerre.

Les drapeaux du 22e Bataillon ornent l'Eglise Notre-Dame de Montréal. Ceux du Royal 22e Régiment, sur lesquels sont inscrits en lettres d'or les noms des endroits où le 22e s'est illustré, ont été déposés au Musée provincial de Québec, jusqu'au retour du Régiment au pays.

C'est une nombreuse famille que celle du 22e. Elle compte parmi ses membres:

Sa Majesté le Roi George VI, Colonel Commandant;

tous ceux du 22e qui ont été tués au front ou qui sont morts de leurs blessures;

nos milliers de vétérans du 22e, dont un grand nombre portent les cicatrices des blessures reçues sur les champs de bataille;

les veuves, les orphelins et les fidèles amis de nos victimes de la Grande Guerre;

tous les officiers et soldats qui ont servi et servent actuellement au Royal 22e Régiment;

leurs épouses, leurs enfants, leurs parents et amis.

Notre famille est non seulement nombreuse, mais elle est aussi fort représentative. Presque toutes les provinces de notre pays et plusieurs états de la Nouvelle-Angleterre réclament l'honneur d'avoir fourni des soldats au 22e. Il en résulte que les membres de notre famille sont aujourd'hui forcément dispersés, mais tous les coeurs battent à l'unisson en ce glorieux anniversaire.

Avant la prise de Courcelette le 22e comptait à son crédit toute une année de service actif dans le secteur d'Ypres, en Belgique. Courcelette fut le premier combat où il se signala de façon éclatante, mais non le dernier. Jusqu'à la fin de la guerre il participa brillamment à tous les engagements du Corps canadien. Il convient de laisser aux historiens le soin de faire le récit des actions héroïques de ce régiment canadien-français, mais le fait est depuis longtemps acquis que sa tenue pendant toute la guerre le classe parmi les meilleures unités qui ont servi au front.

La présente guerre a vu un nombre considérable de Canadiens-français s'enrôler dans toutes les unités de l'armée canadienne. Le Royal 22e Régiment n'est pas la seule unité essentiellement canadienne-française en service actif. Les Fusiliers Mont-Royal, le Régiment de Maisonneuve, le Régiment de la Chaudière, la 18e Ambulance servent outre-mer. Les Voltigeurs de Québec et plusieurs autres unités sont en formation et suivront bientôt ces régiments qui les ont précédés.

Les nôtres ont déjà accompli, au cours de cette guerre, un noble effort en hommes, en travail et en argent. Notre Gouvernement demande à tous de redoubler leurs efforts pour triompher d'un ennemi qui veut dominer le monde par la duplicité et la tyrannie.

La brillante étoile de Courcelette doit nous être une inspiration. Elle nous invite, en cet émouvant anniversaire, à prendre la résolution de tenir jusqu'au bout et de participer à la victoire en prodiguant nos forces et nos moyens. C'est le devoir de chacun d'entre nous, et nous serons fiers, au jour de l'armistice, d'être à l'honneur après avoir été à la tâche.

Enrôlons-nous! Soyons dignes du 22e!

T.-L. TREMBLAY,
Major Général, I.G., (E.C.),
Colonel Honoraire du Royal 22ième Régiment.

Les gars du 22e s'emparent de la Sucrerie, leur premier objectif.

La Bataille de Courcelette

par le Colonel J.-H. Chaballe, M.C., V.D.,

Ancien officier du 22e Bataillon

LA SCENE ET LES PERSONNAGES

La fameuse victoire de Courcelette, qui était destinée à prendre une place proéminente parmi les brillants faits d'armes des Canadiens durant la guerre, fut une de ces affaires dans laquelle le courage individuel se fit jour d'une façon remarquable.

Je veux relater ici cet épisode de l'histoire du 22e et, sans empiéter sur ce que d'autres en ont dit, raconter la bataille de Courcelette comme je l'ai vue, puisque j'y fus du commencement à la fin.

L'histoire du 22e Bataillon canadien-français ne doit pas, ne peut pas être écrite par un homme, fût-il trois fois érudit comme Benjamin Sulte et F.-X. Garneau réunis; et pourtant, il faut qu'elle s'écrive, pour servir à l'édification des générations futures, pour aider à tremper plus tard les rejetons de la race canadienne-française.

Honneur aux savants dont les travaux nous permettent de savoir que les aïeux, à part d'être de braves gens, furent aussi des gens braves; mais, que de peines, pour écrire l'histoire à deux ou trois siècles de distance et que de lacunes qui ne seront jamais comblées!

Aussi, pour apprendre à nos arrière-petits-enfants l'histoire de leurs aïeux, les soldats du 22e, il faut l'écrire tant que les éléments qui y ont participé sont de ce monde et qu'ils ont encore, présents à la mémoire, les faits nets et précis, puisqu'ils les ont vécus et que souvent ils les ont soulignés de leur sang, tandis que bien des camarades les scellaient de leur vie.

Il faut donc que chacun apporte sa pierre, si petite soit-elle; que l'on fouille dans les souvenirs, dans les incidents personnels de la vie de tranchée, de garnison ou de cantonnement. Un simple "poil-aux-pattes" a eu souvent l'occasion de voir des choses, dans la tranchée de première ligne que les officiers d'état-major n'ont fait que soupçonner, parce qu'ils n'étaient pas là. D'un autre côté, dans une guerre de tran-

chée comme la dernière, chacun ne pouvait connaître *de visu*, que ce qui se passait dans le cadre de son champ d'action et c'était parfois un bien petit horizon.

L'oeuvre terminée et bien au point reflétera véritablement l'âme du 22e bataillon canadien-français et, de par cela, constituera un monument de gloire que la race aura le devoir de conserver et dont elle aura le droit d'être fière.

Là-dessus, j'entre donc en action, si je puis dire, sans plus tarder. J'éliminerai, autant que possible, les technicalités; encore faut-il que je situe mon sujet et que j'introduise les personnages.

Il faut se figurer la route d'Albert-Bapaume, dans la Somme; le village de Pozière (ou plutôt son emplacement, car, en 1916, il n'existait déjà plus); le bois de Bazentin-le-Petit, des confins duquel nous sommes partis à la charge; le village de Martinpuich, à droite; la Sucrerie, premier objectif et enfin, "*far away*", le village de Courcelette, dont il faut s'emparer, défendu par le 210e et 211e régiments d'infanterie bavaroise, le 22e régiment de pionniers prussien, (un régiment allemand comptait 3,000 hommes) et des éléments d'autres armes, tels que "*minenwerfer*", (mortiers de tranchée), mitrailleurs, artillerie, etc.

Le terrain, (des champs en broussaille, sans clôture), est en pente douce jusqu'à la route, puis s'étend presque uniment jusqu'au village, pour remonter ensuite vers les hauteurs de Warlencourt et Pys. A l'entrée de Courcelette, des vergers enclos de murs de pierre, très bas; c'est là plus particulièrement, nous le saurons tout à l'heure, que sont nichées les mitrailleuses de l'ami Fritz.

Il y a environ 1200 mètres (3900 pieds) de bois de Bazentin à la Sucrerie et 800 mètres encore (2600 pieds) de ce dernier point au bout du village.

Le matin du 15 septembre, à 6 heures précises, nous assistions au déclenchement de l'attaque, tout le long de la ligne anglaise, sur un front de plusieurs kilomètres. Devant nous, la 4e brigade, (18e, 19e, 20e, 21e bataillons), pousse en avant, vers la sucrerie, depuis la route de Bapaume jusqu'aux abords de Martinpuich; la 6e brigade, (27e, 28e, 29e, 31e bataillons), chargeant à gauche de la 4e brigade, jusqu'à la route McDonnell, non loin de la ferme du Mouquet.

Nous, la 5e brigade, moins le 24e bataillon qui était en support de la première ligne, nous étions en réserve de division, prêts à marcher, à gauche de Contalmaison, près du "*Chalk Pit*".

* * *

La guerre est un jeu d'échecs joué de part et d'autre par le Grand Etat-Major des armées en présence. Les cases de l'échiquier sont représentées par les carrés de la carte d'opération. A preuve, pendant que les combats se déroulaient, de juillet à octobre, sur la Somme, la partie adverse, serrée de plusieurs côtés à la fois, était obligée de retirer son Fou, le Kronprinz, à Verdun.

L'attaque du matin ayant réussi, et nos troupes ayant capturé la ligne assignée comme objectif, y compris la Sucrerie, le maréchal Haig, général en chef, résolut de s'emparer de Courcelette en avançant immédiatement un autre pion, et ce pion, c'était nous.

Dans le cours de l'après-midi, la 5e brigade s'était rapprochée et, vers 4 heures nous étions dans ce que les Anglais avaient appelé "*Sausage Valley*", entre le bois de Bazentin, Contalmaison et le bois de Mametz.

Depuis la veille déjà, le colonel Tremblay avait désigné ceux des officiers à marcher en cas d'attaque. Pour ne pas mettre tous les oeufs dans le même panier, on conservait en réserve une partie des cadres, afin de pouvoir réorganiser l'unité lorsqu'elle avait trop souffert ce qui fut souvent le cas pour le 22e durant la campagne.

Il avait donc été décidé que deux des commandants de compagnie, les capitaines Maurice Bauset et René Lefebvre, compagnies B et C, monteraient avec leurs hommes; les deux autres capitaines, J.-Charles Sylvestre, Compagnie A, et J.-P.-U. Archambault, compagnie D, étant remplacés dans l'affaire par leurs commandants en second, capitaines Bernard Languedoc, compagnie A, et Joseph Chaballe, compagnie D. Chaque compagnie, outre son commandant, était encadrée de trois officiers chefs de peloton.

"Ici, là-bas, *Premières* dans les coeurs des Canadiens partout!"

Cigarettes
SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

Voici, dans l'ordre alphabétique des compagnies, les noms des officiers qui prirent part à l'action:

Etat-major. — Lieutenant-Colonel Th.-L. Tremblay, commandant, revenu; Major Daly Gingras, adjudant, blessé; Major J. Renaud, officier de liaison, tué; Lieutenant A. Lavoie, officier signaleur, tué; Capitaine Raoul Brault, médecin, revenu.

Compagnie A. — Capitaine Bernard Languedoc, commandant, blessé; Lieutenant Heyward Dansereau, chef de peloton, blessé; Lieutenant Jules Falardeau, chef de peloton, blessé; Lieutenant Lambert Godbert, chef de peloton, blessé.

Compagnie B. — Capitaine Maurice Bauset, commandant, tué; Lieutenant Abel Beaudry, chef de peloton, tué; Lieutenant E. Binet, chef de peloton, tué; Lieutenant G.-E.-A. Dupuis, chef de peloton, revenu.

Compagnie C. — Capitaine René Lefebvre, commandant, tué; Lieutenant Charles Fontaine, chef de peloton, revenu; Lieutenant Wesley Baillargé, chef de peloton, revenu; Lieutenant Donat Lecompte, chef de peloton, blessé.

Compagnie D. — Capitaine Joseph Chaballe, commandant, blessé, resté au feu et revenu; Major J.-A. Filiatrault, chef de peloton, blessé; Lieutenant Hector Routhier, chef de peloton, blessé; Lieutenant Charles Greffard, chef de peloton, blessé.

Renforts le 16 au soir: Lieutenant Belzile, chef de peloton, tué; Lieutenant Edourd Légaré, officier mitrailleur, revenu.

Le cas du major Filiatrault était des plus pathétiques: Blessé à Ypres, alors que commandant de compagnie et évacué en Angleterre, il venait de rentrer au régiment et avait accepté le commandement d'un peloton pour prendre part au combat, parce qu'il n'y avait pas de compagnie disponible pour lui sur le moment. Il fut blessé durant l'assaut, victime de son dévouement et de son désintéressement.

Le major A.-E. Dubuc, demeuré en commandement des réserves en seconde

MAJOR LEONARD H. DESJARDINS
Président de l'Amicale des Officiers du 22ième.

GAMELIN DE MONTIGNY
Président de l'Amicale des Sous-Officiers et Soldats du 22ième.

Le cimetière—Un mort du 22e recouvert du Union Jack.—Au fond, trois "Croix de bois".

ligne, accomplit une reconnaissance très dangereuse, sous un violent bombardement à la Sucrerie, le 16 au soir. Il parvint à prendre liaison et à obtenir des informations sur la situation du bataillon dont on était sans nouvelles, car le feu de l'artillerie empêchait toute communication et tout ravitaillement.

Et que l'on ne croie pas que ceux qui restèrent à l'arrière se considéraient comme privilégiés. Chacun était anxieux de marcher et il fallut tirer au sort les noms des officiers pour faire un choix. Ils eurent d'ailleurs leur part de gloire et de souffrance, car, quinze jours après, le bataillon ayant été reconstitué avec des renforts venus d'Angleterre, ils marchaient à l'attaque de la tranchée Régina. Là, sous la conduite du major A.-E. Dubuc, le capitaine Jos.-Charles Sylvestre, commandant la Compagnie A, un camarade adoré de tous, se faisait tuer avec son nouveau commandant en second le capitaine Dechesne, le Capitaine J.-P.-U. Archambault, commandant la compagnie D, était blessé. Parmi les autres pertes de cette seconde bataille, je relève trois rescapés de Courcelette: les lieutenants G.-E.-A. Dupuis, W. Baillargé et E. Légaré, tous blessés; les lieutenants Weiss et Morency y furent tués, le lieutenant H. Moreau, blessé mortellement dans la tranchée et capturé avec mon sergent-major Picard. Tous deux moururent en captivité dans le cours de la semaine suivante. C'est la seule façon dont les boches faisaient des prisonniers au 22e; ils prenaient les corps sanglants, les coeurs étaient trop bien placés pour qu'ils pussent les amener.

C'est aussi à la tranchée Régina que le capitaine Lambert Laviolette reçut le coup fatal dont il vint mourir à Montréal.

C'était la guerre . . .!

COLONEL X***

II

Revenons à Courcelette.

Les pelotons, trois par compagnie, (le quatrième étant en réserve) étaient forts de 55 à 60 hommes; avec les signaleurs du lieutenant Lavoie, les bombardiers et les éclaireurs, auxquels il faut ajouter les renforts envoyés le lendemain. Bref, 23 officiers et près de 900 hommes participèrent à l'action qui dura quatre jours.

Il revint 6 officiers et 118 poilus.

A 4.30— le colonel Tremblay réunit dans un fossé les commandants de compagnie et nous communiqua les ordres.

La plaine où nous étions offrait, en cet après-midi de septembre, un spectale grandiose et pittoresque. On se sentait dans une période de transition et, à perte de vue, c'était une animation extraordinaire, toute différente de la vie de tranchée, même dans un secteur actif. Les aéroplanes qui survolaient la plaine en tous sens devaient avoir sous les yeux l'aspect d'une immense fourmillière. Pour préparer l'attaque d'infanterie et soutenir les vagues d'infanterie se ruant, les unes après les autres, à l'assaut des positions boches, on avait concentré dans le secteur une artillerie formidable. Les pièces de tous calibres, soigneusement camouflées, s'étaient subitement démasquées à six heures du matin. Elles continuaient à marteler les lignes allemandes, dans un fracas étourdissant où se mêlaient les 18 livres des pièces de campagne, les 60 livres, les 6 pouces longs de marine, les mortiers de 9.2 qui, tout proche, nous déchiraient littéralement le tympan avec leur départ sec. Puis les voix plus graves des très grosses pièces, 12 pouces, en obusiers et en canons de marine, nos vieux amis de Diekebusch, dans le saillant d'Ypres et même un monstre de 15 pouces que nous avions rencontré quelques jours auparavant, allant prendre position.

D'autres encore arrivaient, dévalant de partout, s'installant au petit bonheur, en batterie dans un fossé, derrière un pli de terrain, ou encore, tout simplement, en plein champ et ceux-là étaient particulièrement bien accueillis parmi nous car nous avions reconnu nos frères de France. C'était, en effet, les artilleurs français, venant à la rescousse, avec les merveilleux 75 dont les aboiements allaient bientôt se mêler à ceux de la meute des "bull dogs" et des "lévriers" britanniques.

Les pièces s'alignaient maintenant presque roue à roue, à perte de vue, sur bien des lignes en profondeur. Ajoutez à cela le service de ravitaillement, prolonges de munitions, au galop de leurs 4 ou 6 chevaux, camions automobiles venant décharger aux batteries mêmes leur cargaison d'obus. Imaginez aussi, allant en sens inverse, le convoi, sans cesse alimenté, des blessés; les formations d'infanterie en réserve, éparpillées un peu partout, attendant l'ordre d'attaquer à leur tour ou prêtes à repousser une contre-attaque et vous n'aurez qu'une faible idée du tohu-bohu, de l'agitation au milieu de laquelle nous évoluions. Dans le ciel, au-dessus de nos têtes, à part les aéroplanes déjà cités, nos ballons d'observation, les saucisses, comme on les nomme communément, (d'où le nom de Sausage Valley) faisaient bonne garde et repéraient soigneusement les positions de l'ennemi. Ces monstres dont le gros bout ressemble vaguement à une tête de boeuf, s'étaient rapprochés pour l'occasion et avaient augmenté en nombre. On pouvait en compter 41 sur notre ligne d'horizon. Chez l'ennemi, de l'autre côté des lignes, on veillait également et, dans les nuages au loin, nous pouvions, à l'oeil nu, distinguer de petits points noirs, qui nous observaient, eux aussi et, comme les nôtres, signalaient au moyen du téléphone ou de la "sans-fil", nos groupements et nos déplacements à l'artillerie allemande. De temps à autre, un avion audacieux venaient, dans une plongée rapide, attaquer, au-dessus des positions adverses, les ballons d'observation et, avant que les avions de chasse aient pu intervenir, l'immense poche de gaz, embrasée par les bombes incendiaires, éclatait dans un tourbillon de flammes, pendant que l'observateur, sans defense dégringolait dans le vide au bout de son parachute.

Pour les profanes, il est peut-être bon de dire, brièvement, comment était composée durant la guerre, 1914-18, une armée en campagne. A l'armée anglaise, un sous-officier, (caporal ou sergent), commande une section; quatre sections forment un peloton (ordinairement 60 hommes) sous les ordres d'un lieutenant; la compagnie compte 240 hommes ou quatre pelotons et est commandée par un commandant de compagnie, (capitaine ou major) assisté d'un commandant en second; quatre compagnies, plus les services spéciaux, constituent un bataillon avec, à sa tête, un lieutenant-colonel, qui a pour l'aider, un major, commandant en second et un autre major ou capitaine chargé plus particulièrement de la partie administrative et que l'on appelle adjudant (ne pas confondre avec l'adjudant français ou belge qui est un sous-officier dont le grade correspond à celui de sergent-major dans les troupes anglaises).

Il y a quatre bataillons dans une brigade dont le commandant est un brigadier-général; trois brigades forment une division sous les ordres d'un major-général et il y a enfin le corps d'armée (deux ou plusieurs divisions) commandé par un lieutenant-général, puis l'armée, réunissant plusieurs corps d'armée. Le commandement suprême est exercé par le commandant en chef, assisté de son grand état-major ou G. Q. G. (grand quartier général). Les ordres se communiquent du haut en bas de l'échelle hiérarchique. C'est ainsi que, dans le cas qui nous occupe, la décision de compléter le succès du matin, par une nouvelle poussée, venait du G. Q. G. La division avait notifié le brigadier-général commandant la 5e brigade, chargée de l'opération, général MacDonnell. Celui-ci avait alors réuni les quatre commandants de bataillon sous ses ordres, assignant à chacun sa tâche d'une façon globale. C'était à eux à diviser le travail entre leurs commandants de compagnies.

Le colonel Tremblay nous communiqua donc le plan d'attaque, puis nous donna ses instructions sur la manière dont il entendait qu'il s'exécutât.

L'assaut serait donné par le 22e et le 25e bataillons; le 26e bataillon était chargé du "mopping up", c'est-à-dire du nettoyage; il avait donc à vider les abris et à faire la cueillette des prisonniers, après le passage de la vague d'assaut qui continuerait son chemin pour aller organiser la nouvelle position et la mettre en état de défense. Le 24e, de Montréal (Victoria Rifles), supporterait l'action et la renforcerait au besoin. En même temps, la 15e division (Impériaux), devait faire, sur notre droite, l'attaque de

Martinpuich. L'objectif du 22e s'étendait depuis la route de Bapaume, le long d'un chemin creux, longeait le cimetière, incluait une carrière puis tournait à gauche, suivant les confins du village jusqu'à l'église.

Le colonel divisa le bataillon pour l'attaque, de la façon suivante: dans la première ligne d'attaque, les compagnies A et C; puis, suivant à 150 verges, la compagnie B et, 150 verges en arrière de celle-ci, la compagnie D.

Le dispositif à l'arrivée donnait la compagnie B en ligne, de la route de Bapaume au cimetière; la compagnie A dans la carrière, la compagnie C prolongeant à gauche, jusqu'au point de contact avec le 25e et, enfin, la compagnie D, doublant le tout, suivant les besoins de l'action. On verra que les péripéties de la bataille dérangèrent quelque peu ces plans.

Ces ordres, ainsi que les détails techniques nécessaires, nous furent donnés rapidement car le temps pressait. Assis en cercle autour du colonel, derrière une batterie de "75" français, nous prenions des notes en suivant les explications sur la carte de combat. Après les derniers conseils de notre chef et ses souhaits de réussite, nous nous empressâmes de rejoindre nos compagnies respectives.

Pendant que le sergent-major réunissait les hommes, j'expliquai à mes chefs de pelotons, ce que l'on attendait de nous. Un sous-officier vint me demander si l'on distribuerait du rhum avant de partir à l'assaut. La réponse fut simple, il n'y en avait pas, mais je promis que nous en aurions de l'excellent chez les Allemands en face.

A ce propos, qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse. La bataille de Courcelette, celle du soir, fut livrée dans des circonstances toutes particulières. Il n'y eut pas de préparation proprement dite, pas de délai. Ordinairement, un assaut se livrant à l'aube, les troupes venaient prendre position sous le couvert de la nuit, sachant, des jours à l'avance, qu'il allait y avoir quelque chose. La charge, une fois lancée, n'était rien comparée à l'attente. Les dernières heures surtout, étaient angoissantes. Au fond de la tranchée, dans le froid humide de la nuit, on comptait les minutes qui séparaient encore de l'heure "Zéro", fixée pour sauter le parapet, et, seul avec ses pensées, le soldat, l'officier, s'énervait.

Ce doit être un peu l'impression du condamné à mort qui attend l'heure suprême. Oh! les derniers moments! encore cinq minutes! plus que deux minutes, puis enfin . . . "attention" dit l'officier les yeux fixés sur sa montre, "tenez-vous prêts, on s'en va"! En avant! . . . Alors, c'est la détente! presque un soulagement! C'est la course à la Gloire! . . . et souvent, à la mort!

La section des signaleurs du 22e attendant l'ordre de se porter en avant pour réparer les fils hachés par le bombardement.

Bière

Molson

Export

"La Bière Que Votre Arrière Grand-Père Buvait"

A Courcelette, rien de pareil. Cinq minutes avant de se mettre en marche pour l'attaque du village, les soldats du 22e ignoraient qu'ils allaient se battre ce jour-là et remporter une des plus belles victoires de la Grande Guerre, de l'aveu même du haut commandement. Les Allemands non plus, d'ailleurs ne le savaient pas. Ils croyaient que leur échec du matin suffirait à notre appétit. C'est donc en plein jour, sous le soleil encore haut, que l'on allait partir à travers champs, à découvert, sous un bombardement dont les opérations dans le saillant d'Ypres n'avaient pu nous donner la moindre idée.

III

Le major Filiatrault n'avait pas assisté au "pow-wow" des officiers, la convocation ne lui étant pas parvenue. Il était resté en charge des hommes. Je lui cède la parole pour décrire la scène à ce point.

"On avait assigné aux hommes de la compagnie D, dit-il, un petit boyau étroit et peu profond. Ce n'était pas très confortable; aussi, comme tout était assez paisible (relativement), à cet endroit, sauf que, de temps à autre, un obus égaré éclatait à quelque distance, les hommes s'étaient allongés dans l'herbe un peu partout, en attendant les ordres. Les distractions ne manquaient pas. J'avais abandonné la lecture de la *Revue des Deux Mondes* pour suivre un combat aérien qui se déroulait au dessus de nos têtes. Un avion allemand, abattu par un des nôtres, vint s'écraser, piquant du nez, à pas plus de cent pieds de nous. Le front allemand semblait de plus en plus inquiet. D'autres avions de reconnaissance tentaient des courses vers nos lignes, mais sans succès.

"Où nous étions, continue le major Filiatrault, calme complet. Un peu plus loin, dans la direction des Allemands, bombardement intense. Mais le barrage, bien ordonné, s'arrêtait en ligne droite, pas bien loin de nous. Comme disait un soldat, c'était là la salle de bal des obus; nous étions dans le fumoir.

"L'impression, en regardant cette ligne de mitraille, était celle que l'on éprouve, lorsque, réfugié dans une grange, pour se mettre à l'abri de la pluie, on doit en sortir avant la fin de l'orage. Un rideau de pluie tombe du toit et il faut le franchir. On relève le collet de son veston pour empêcher l'eau de pénétrer dans le cou. C'est le geste instinctif que je fis lorsque l'ordre arriva d'entrer dans la salle de danse des obus."

Laissons le major Filiatrault au moment où il allait quitter "le fumoir"; nous le retrouverons au salon. Voyons ce que l'on faisait ailleurs, pendant ce temps.

Le capitaine J.-C. Sylvestre, (nous l'appelions le maréchal Ney) avait réuni les hommes de la compagnie A et leur adressait la parole, en termes choisis comme un bon avocat qu'il était. Il avait alternativement aux dents et à la main la petite pipe sans laquelle tout ceux qui l'ont connu et, par conséquent, aimé, ne pourraient l'évoquer. Petit à petit, sa voix fléchit. Il pensait à la solennité du moment. Il songeait surtout qu'il ne serait pas de cette charge suprême où ses hommes allaient se ruer. Attendrissements et regrets combinés lui firent monter les larmes aux yeux. Mais est-ce que l'on pleure devant des soldats, surtout quand on est leur chef ? Furieux contre lui-même, il changea quelque peu la teneur de son discours qui se termina à peu près en ces termes: . . . "mes tas d'enfants de nanane, (un sanglot, quelques bouffées rageuses) . . . sâprez-moi le camp et faites comme il faut . . . le Canada se souviendra de vous." Ici, la voix se brise tout à fait, puis Jos reprit après quelques "touches" forcenées . . . "C'est le capitaine Languedoc qui vous commandera; suivez-le et faites comme si j'y étais!"

La scène, avec quelques variantes, était à peu près la même aux compagnies B et C.

Pour moi, je m'approchai de mon vieux camarade, le major J.-P.-U. Archambault, mon commandant de compagnie dont j'allais prendre la place en action. Jipi, comme nous l'appelons, me serra la main et me souhaita bonne chance. Je lui remis un billet que j'avais griffonné en hâte pour ma femme. Nous n'étions que deux officiers mariés dans le régiment et j'étais le seul père de famille. "Si je ne reviens pas, tu lui diras que ma dernière pensée aura été pour elle et pour les enfants", dis-je. Dieu! que c'était donc dur à sortir, ce bout de phrase! J'avais comme un noeud dans la gorge et le dernier mot ressemblait bigrement à un sanglot.

Je me suis trouvé une autre fois, dans un cas semblable: C'était après Vimy, devant Acheville, en mai 1917. Nous étions sous un bombardement extraordinairement violent, en plein champ, sans autre abri qu'un fossé de deux pieds de profondeur, dans un terrain que les Allemands connaissaient beaucoup mieux que nous, puisqu'ils en avaient été chassés quelques jours avant, après l'avoir occupé pendant près de trois ans.

Mon second en commandement, le major Olivar Asselin, était à côté de moi. Lui aussi était marié et père de famille, mais il avait joint le bataillon après la Somme.

Les obus tombaient en rafale: de terribles 5.9. L'un deux venait de tuer, dans le trou qui nous servait d'abri, dans nos bras, pour ainsi dire, mon ordonnance, Georges Pelletier, un vieux 22e, la moitié de la tête et une jambe emportées; l'ordonnance du capitaine C.-E. Leblanc, le soldat Grondin, et le cuisinier A. Côté, dont la femme, à Québec, (Saint-Malo), apprit qu'elle était veuve le jour qu'elle mettait au monde un pauvre orphelin. Six autres hommes étaient blessés et nous avions été à moitié ensevelis par l'explosion. Un peu avant, cette fois-là encore, nous nous sommes serré la main, Asselin et moi, en promettant que si l'un d'entre nous y restait, le survivant transmettrait son adieu à la veuve. Il y avait toutes les chances pour que nous y restions tous les deux. La Providence a voulu que nous en sortions. Grâce Lui soit rendue!

Mais c'était à Vimy cela, et nous parlions de Courcelette. Retournons-y.

Archambault était ému lui aussi. Durant les quelques instants que dura l'étreinte de nos mains, j'évoquai dans le livre de ma vie, l'image de mon foyer, de ma compagne, de mes deux petits, puis, refoulant tout au fond du gosier le sanglot commencé . . . je tournai la page! . . . Un autre devoir m'appelait, immédiat; une autre famille me réclamait à qui je me devais tout entier et je n'avais plus le droit de penser à autre chose qu'à mes soldats et à la bataille qui allait s'engager. Je m'en fus donc vers eux sans plus.

1ère rangée: De Vienne M.C. (B), Léo Patenaude M.C., G.-A. Routhier M.C. (B), Capt. Rév. Desjardins, R. Laferrière (B), A. Veilleux (T), J.-B. Godbout (B), G. Terroux, Letourneau (T).

Puis je n'avais pas de rhum à leur offrir, je leur servis, moi aussi, en guise de coup de l'étrier.... un speech, tout simplement. Monté sur un talus, je m'efforçai de les échauffer avec quelques paroles où je faisais vibrer la corde patriotique. Un de ces hommes que je rencontrai dernièrement à Montréal me rappelait que, plagiant vaguement je ne sais plus quel ancien, je leur avais dit: "Si j'avance, suivez-moi; si je recule, avancez quand même, mais je ne crois pas que le cas se présente. On va s'échauffer le tempérament en courant! . . . Ce n'était pas "bin bin" rafraîchissant pour des Canayens et je dois admettre que le moindre coup de rhum ou même une demi-gamelle de bière aurait fait plus d'effet.

Néanmoins, c'est avec un entrain superbe, en brandissant leurs fusils et leurs casques, qu'ils poussèrent les trois hourras! que je leur proposai pour le Canada et trois autres, "*higher*", pour la province de Québec.

Puis le bataillon reçut, tête découverte, l'absolution générale *in articulo mortis* que nous donna notre digne aumônier, le capitaine Doyon, O.P. La veille, à la briquetterie qui nous servait de bivouac près d'Albert, la presque totalité du régiment avait communié. J'avais moi-même servi la messe, en plein air, avec le capitaine Abel Beaudry, qui devait tomber au champ d'honneur le lendemain. L'officiant, le Révérend Père de la Taille, était un jésuite français, professeur au collège de Bourges et attaché comme aumônier à l'armée anglaise.

Sur l'ordre du colonel Tremblay, on se dirigea sans plus tarder vers l'endroit indiqué pour servir de base à l'attaque, à quelque distance du bois de Bazentin-le-Petit.

Le 22e, à une allure plus qu'ordinaire, était en route pour Courcelette et pour la gloire.

Il y allait plutôt chargé. A part l'équipement habituel (ce qui n'est pas peu dire) compliqué d'un supplément de cartouches, chaque homme portait deux bombes, dix sacs vides, une pelle ou un pic et d'autres articles plus ou moins variés. Je suis obligé d'avouer que la plupart de ces objets furent semés en route, afin d'être plus à l'aise pour combattre.

Il était 5 h. 25 quand on atteignit le lieu dit d'assemblée, mais on ne s'y arrêta point. Les compagnies avaient pris, chemin faisant, leur formation d'attaque. Les compagnies A et C étaient déployées à trois verges d'intervalle entre les hommes. La compagnie B qui suivait, ainsi que la compagnie D en arrière, nous couvrions le même espace ou à peu près, car nos hommes étaient à cinq verges l'un de l'autre.

C'est dans cet ordre que l'on chargea à travers le bombardement qui faisait rage. Dès que l'attaque s'était dessinée, les Allemands avaient immédiatement concentré le feu de leur artillerie en avant du point menacé. Les obus arrivaient d'un front de plusieurs milles; il y en avait de tous les calibres, depuis le 77 millimètres jusqu'au fameux 420.

Le premier objectif de cette randonnée de près de 2,000 verges était la Sucrerie, dont la haute cheminée se profilait nettement tout d'abord sur l'horizon, au bord de la route Albert-Bapaume. Malheureusement, les premières marmites boches la démolirent, nous enlevant notre point de repère.

Un des pelotons, déjà, appuyait trop fort du côté du 25e bataillon chargeant sur notre gauche. Le colonel Tremblay, qui avait l'oeil partout et dirigeait le départ, accourut et vivement rectifia la direction.

IV

LA CHARGE! . . . EN PLEIN SOLEIL

Pendant un bon moment, nous suivîmes en file indienne un boyau de communication montant vers "*Candy trench*" (la tranchée au sucre). Cela nous tint un peu à l'abri, mais mit les hommes à une rude épreuve. Cette tranchée, éboulée dans bien des endroits, était pleine de cadavres, Allemands et Canadiens tués au cours du combat du matin. Il y avait des blessures atroces et du sang partout. Tout d'abord, ce fut dur. Comme un cheval qui se cabre devant un objet inconnu, sous l'action des réflexes, les hommes, instinctivement, hésitaient. Mais il fallait passer, marcher parfois sur ces pauvres choses qui, quelques heures avant, étaient comme nous; les piétiner tout en pensant que, peut-être, dans quelques heures, nous serions comme eux. Et, pressés par les officiers et les sous-officiers, les soldats

GROUPE D'OFFICIERS DU 22e.

Photo prise en juin 1918. Deux mois après, tous sauf trois, étaient morts ou blessés: Tués (T) Blessés (B). 1ère rangée, assis: Laverdure (B), R. Dupuis (T), R. Lemieux, M.C. (T), A. Maranda (B), J. Lafontaine, M.C. (B), A. Deslauriers (B), Cadotte (T), C.-E. Gariépy (B), V. Grondin (B).

2ème rangée: R.-G. Lamothe, M.C. (B), "Billy" Morgan, M.C. (B), J.-H. Roy, M.C. (B), G.-P. Vanier, D.S.O., M.C. (B), J.-A. Dubuc, D.S.O.(B), J.-P.-U. Archambault, D.S.O., M.C.(B), Alex. Dupuis, M.C. (B), R. de St. Victor, M.C. (B), Roméo Normandin (B).

3ème rangée: Soucy (B), Giroux, M. Barry (T), E.-A. Blais, M.C. (B), A. Cyr, Chenier (B), Guilbault, Jean Brillant, V.C., M.C. (T), P. Turcot (B), Dr. A. Marin, M.C. (B), Brown Langelier, M.C. (B).

domptaient vite leurs nerfs et, bientôt, on atteignit un endroit où le boyau finissait abruptement, comblé par un éboulis plus prononcé. Je donnai l'ordre de reprendre la marche, la course, en plein champ et je fis sortir le premier peloton à gauche, le deuxième à droite, le troisième continuant dans le prolongement du boyau. Cette nouvelle formation éparpillait davantage et donnait moins de prise au feu d'artillerie, puisque les pelotons avançaient en file, formant trois lignes parallèles, les hommes se suivant à cinq pas.

Comme dit encore le major Filiatrault, "une fois dans la salle de danse, toute sensation vive a disparu. Une indifférence complète était la note dominante, avec une sorte de curiosité pour savoir ce qui se passait plus loin et l'idée de voir à ce que mes hommes ne flanchent pas. Ceux-ci grognaient contre les inégalités du terrain, labouré par les obus. Ils auraient préféré que ce fût asphalté, je suppose." "Tout à coup (c'est toujours Filiatrault qui parle), je vis venir à moi deux hommes fumant la cigarette et qui semblaient perdus. A mes questions, ils répondirent qu'ils appartenaient au peloton 6 (compagnie B) et que ce peloton venait d'être "dismissé" presque complètement par un obus. C'est alors que ne pouvant rejoindre le reste de leur compagnie et me voyant, ils se présentèrent. Je les mis avec mes hommes. Ces deux soldats, auxquels je ne pris pas le temps de demander les noms, auraient pu regagner l'arrière, mais ils étaient du 22e et c'est à l'avant qu'ils regardaient."

Tout à coup, obscurité complète chez le major Filiatrault. Il revint à lui au fond d'un petit cratère, avec un soldat mort, horriblement mutilé, et un autre blessé. Il éprouvait de violentes douleurs dans la région des omoplates et à la tête. Croyant n'être qu'étourdi par l'éclatement d'un obus, il dit au blessé qu'il allait l'aider à sortir du trou pour se rendre au poste de secours, et que lui-même rejoindrait la compagnie. Mais au premier effort, il s'évanouit de nouveau. Comme il reprenait connaissance, le soldat, remarquant du sang au côté droit de sa tunique, lui dit qu'il devait être blessé au coeur, d'où éclat de rire de Jos. qui dut lui expliquer que, comme beaucoup d'autres, il avait le coeur à gauche. De peine et de misère, les deux compagnons d'infortune purent, après bien des efforts et des haltes, gagner un poste de secours de l'armée impériale. Les douleurs s'expliquèrent: un éclat d'obus avait perforé le poumon et fracturé des côtes, dont l'une continuait à déchirer le poumon à chaque mouvement, il s'en tira heureusement avec quelques mois d'hôpital, et aujourd'hui, le colonel Filiatrault à la poitrine aussi solide que vous et moi.

Pendant ce temps, je marchais en avant du peloton du centre, (lieutenant Hector Routhier) en compagnie de mon ordonnance, Georges Pelletier, du sergent-major et des deux messagers. Mais nous n'avions pas fait vingt pas au sortir de la tranchée de communication, que les deux derniers tombaient blessés par l'éclatement d'un "gros" . . . Peu après, le lieutenant Routhier était frappé, lui aussi et je détaillais aussitôt le sergent-major pour prendre le commandement du peloton. Nous avançions au pas redoublé, sous une véritable grêle d'obus qui augmentait en intensité au fur et à mesure que nous approchions du but.

Comme le disait après la bataille un officier demeuré en arrière et qui avait pu voir la charge, nous ressemblions à des lapins courant dans les choux. Mais les choux, en l'occurrence, étaient représentés par les gerbes de terre, hautes parfois comme des cathédrales, soulevées par l'explosion des marmites et emportant pêle-mêle dans les airs, les troncs d'arbres, les débris de revêtement de tranchée et aussi d'horribles choses qui, l'instant d'avant, étaient des êtres humains et vivants.

Le sol était maintenant jonché de morts et de mourants, car nous étions à l'endroit où l'on s'était le plus battu le matin, mais on était fait maintenant à ce spectacle et l'on échangeait même des plaisanteries.

Au-dessus de nos têtes, c'était le hurlement farouche des messagers de mort, dans tous les tons de la gamme, et ce hurlement allait *crescendo*, jusqu'au *crash* assourdissant. Je me retournais de temps à autre, pour encourager les gars, lorsqu'un "gros" éclatait à proximité.

Le panache s'élevait à trente pieds de la ligne. "Bon, trop à gauche!" Le suivant s'abattait entre deux pelotons: "Mal visé Fritz! Try again". Et Fritz en envoyait un autre; "Malheur! en plein dedans! En avant, les petits garçons, serrez les rangs! Les brancardiers ramasseront les blessés; nous autres, on n'a pas le temps, il y a de l'ouvrage pour nous, là-bas."

En avant, à droite, la compagnie A, sous les ordres du capitaine "Berny" Languedoc, avançait, en liaison avec la 15e division de l'armée impériale, qui avait pour mission de prendre Martinpuich. L'unité en contact avec les nôtres était un bataillon des Royal Scots. Les pertes à la compagnie A étaient nombreuses, déjà. Son commandant avait été blessé au bras gauche, mais après un pansement sommaire, il avait continué à la tête de ses hommes. Après avoir dépassé la sucrerie, comme on traversait la nouvelle ligne occupée depuis l'attaque du matin par la 4e brigade, un soldat du 18e bataillon demanda à Languedoc la permission d'accompagner le 22e à la charge, parce que c'était "plus intéressant", et le petit soldat de l'Ontario suivit les castors du Québec à la conquête de Courcelette.

Peu après, le capitaine Languedoc était de nouveau blessé, à la jambe cette fois, et en route pour l'arrière, après avoir remis le commandement de la compagnie au lieutenant Heyward Dansereau. Pendant qu'on le pansait, sa tunique avait disparu et rien ne ressemble autant à un simple soldat, en guerre, qu'un officier qui n'a plus les insignes de son grade. Or, voici que, comme les brancardiers du 22e le déposaient au poste de secours, il leur adressa quelques mots en français. Or, l'équipe de relève qui l'emportait plus loin était composée d'Anglais. Ne voilà-t-il pas que, en arrivant à l'ambulance de campagne, ses porteurs le déposent à la cage des blessés prisonniers boches. Protestation énergique du capitaine Languedoc qui, heureusement parle l'anglais comme si il l'avait inventé. "Mais où diable me conduisez-vous ?" "Laisse donc faire mon vieux", de répondre le plus malin des brancardiers, "nous t'emmenons où tu appartiens, car nous t'avons parfaitement entendu tout à l'heure, tu parlais allemand!" Il fallut du temps pour faire comprendre aux *English* que l'allemand qu'ils avaient entendu n'était autre chose que du "Canayen".

Tombe provisoire d'un héros du 22e, mort au Champ d'Honneur en avant de Vimy.

V

LA CHARGE CONTINUE

Nous arrivions maintenant à la route de Bapaume, à hauteur de la sucrerie et en vue du village de Courcelette dont nous voyions les maisons blanches dominées par le clocher de l'église et éclairées par le soleil couchant.

A ce moment le feu de l'artillerie redoubla d'intensité. De nouvelles légions vinrent se joindre au pandémonium infernal tant du côté allemand que du nôtre. Car nous avions à 75 verges de nous, se déplaçant de 50 verges en avant toutes les deux minutes, notre feu de barrage, et les Allemands devaient le trouver aussi encombrant que nous le leur.

Les rangs éclaircis avançaient maintenant par bonds, entre deux rafales.

Nous avons vu, en avant, à droite, la compagnie A, sous le commandement du lieutenant Heyward Dansereau, remplaçant le capitaine Berny Languedoc blessé. A gauche en première ligne, la compagnie C progressait également. Son commandant, le capitaine René Lefebvre, conduisait ses hommes sous le bombardement avec un calme imperturbable, comme il l'aurait fait sur le terrain de manoeuvre. Tout à coup, le lieutenant Charles Fontaine, qui tenait le contact à l'extrême gauche avec le 25e bataillon, vit Lefebvre se cambrer, porter la main à la poitrine et tomber sur les genoux. Blessé à mort, il fit signe aux hommes qui s'empressaient autour de lui, de continuer l'avance; puis il se renversa sur le dos. Le lieutenant Baillargé, qui était près de lui, nous raconta qu'il murmura le nom de sa fiancée, une jeune fille de Montréal, puis, sentant venir la fin, il leur dit "Allez à votre devoir et laissez-moi, je veux faire mon acte de contrition". Il était tombé en soldat et mourait en chrétien. Ce n'est que plusieurs jours après que l'on retrouva son corps.

A la compagnie B, commandant Maurice Bauset, les pertes étaient aussi très fortes. Les deux hommes qui s'étaient rapportés au major Filiatrault avaient dit que le peloton 6 était presque complètement anéanti par l'explosion d'un gros obus. La chose n'était malheureusement que trop vraie. Déjà, peu après le départ de la charge, son chef de peloton, le lieutenant Abel Beaudry, avait été tué d'une balle de mitrailleuse à la tête. Il avait d'ailleurs comme une prémonition de sa mort; au moment d'entrer dans la fournaise, comme lui et Fontaine prenaient congé d'un ami intime, le lieutenant Lucien

Le 22e traverse le Rhin, à Bonn, pour en occuper la rive droite, après l'armistice de novembre 1918.

Gauvreau, qui restait en arrière, celui-ci leur serra la main en leur souhaitant "bonne chance et au revoir". "Non, pas au revoir, dit Beaudry, mais adieu pour tout de bon, car je ne reviendrai pas".

Un quart d'heure après, il était mort.

Il était le petit-fils d'un ancien maire de Montréal.

En arrivant à la sucrerie, je perdis mon troisième chef de peloton, le lieutenant Charles Greffard, assommé et enterré. Nous le retrouverons plus tard, car Greffard n'était pas "tuable".

Moi-même, à deux reprises, je fus à moitié enseveli par des éclatements et dégagé par mon fidèle Pelletier. On allait vite; s'abritant dans les trous d'obus, on surveillait le terrain en avant et, lorsqu'une explosion se produisait à proximité, vivement, on sautait dans le trou fraîchement creusé, se disant, avec raison, qu'il y avait bien des chances pour que le suivant frappât à côté. C'est dans un de ces trous que je rencontrai le lieutenant Jules Falardeau, de la compagnie A, la gorge profondément ouverte et perdant le sang à flot. J'aurais voulu le soigner, mais la consigne était inexorable; on ne pouvait s'arrêter. "Je crois bien, mon vieux" me dit Falardeau, "que je vais mourir dans mon trou, mais je suis content tout de même, ça va bien, on va gagner". (Malgré tout, il put être évacué et revint, guéri, quelques mois après, au bataillon.)

Dans un autre trou, je trouvai un major du 25e bataillon qui venait de se faire arracher un bras. Je lui fis boire une gorgée d'eau à ma gourde et le laissai à la garde de Dieu.

A un moment donné nous avions traversé notre nouvelle ligne de feu, établie à la suite de l'assaut du matin, et défendue, à notre hauteur, par le 18e bataillon. La garnison occupait un fossé de deux pieds de profondeur faisant fonction de tranchée. Ne connaissant rien de ce qui s'était passé depuis qu'ils avaient sauté le parapet à six heures du matin, nos camarades, nous voyant arriver, crurent tout d'abord que nous venions les relever en première ligne. Ils furent bien étonnés lorsqu'ils apprirent qu'au lieu d'être des troupes de relève, nous étions des troupes d'attaque. Nous sautâmes par-dessus leurs têtes, poursuivant notre course au clocher . . . de Courcelette.

Nous suivions maintenant de près notre propre feu de barrage, et la distance de 75 verges qui nous était assignée s'était sensiblement raccourcie, au point que de petits éclats d'obus arrivaient de temps en temps jusqu'à nous. La compagnie D avait rejoint la première vague. La B avait opéré une conversion pour faucher le terrain vers son objectif, l'angle du chemin creux et de la route de Bapaume, à l'est du village.

Tout au début de l'action, l'adjudant-major, le major Daly Gingras, avait été mis hors de combat par une marmite. Quelques instants plus tard, le major Renaud, officier de liaison, consultait sa carte dans un trou d'obus, avec le lieutenant Lavoie, chef des signaleurs. Un autre projectile arriva en plein sur eux. La major Renaud eut la tête emportée et Lavoie fut également tué sur le coup.

Comme il a été dit déjà, nous étions supposés faire arrêt le long de l'ancienne "tranchée du sucre" (*Sugar Refinery Trench*) qui, le matin, avait été enlevée par les nôtres et qui était maintenant notre première ligne. Nous devions y reprendre haleine, nous réorganiser, avant de repartir à l'assaut décisif du village, à 800 verges de là. Mais comme nous nous trouvions alors au plus fort du bombardement, sans aucun abri, sans protection, chacun poussa tout naturellement de l'avant, pour sortir au plus tôt de la zone battue par l'artillerie. Ce fut, en effet, dans l'espace de 150 verges avant et 150 verges après la tranchée du sucre que les compagnies subirent leurs plus lourdes pertes.

On arriva bientôt aux confins du village, dans les vergers dont j'ai déjà parlé. Nous y fûmes accueillis par le feu des mitrailleuses postées derrière les murs de clôture. Heureusement pour nous que, comme je l'ai dit plus haut, nous étions très proches de notre feu de barrage, car, lorsqu'il se leva une dernière fois pour se porter en avant de l'autre lisière du village, la garnison eut à peine le temps de mettre en action deux ou trois de ses "moulins à café". Ils nous tuèrent et blessèrent encore quelques hommes, mais déjà nous étions sur les mitrailleurs et, en un instant, on eut réglé leur affaire, à la bombe et à la baïonnette.

S'ils avaient été capables d'aligner une douzaine de leurs terribles engins, personne ne serait arrivé au village. Nous y fûmes en un bond; le premier à atteindre l'objectif fut le lieutenant Fontaine, à l'extrême-gauche, et avec le peloton 12 un peu en avant de nous, plus à droite, Dansereau et Lecompte.

Ce dernier aurait dû prendre par ancienneté, le commandement de la compagnie C à la mort de Lefebvre, mais il avait perdu le contact dans le barrage. Il resta donc avec moi et ce fut Fontaine qui remplaça le commandant tué.

Entraînant ce qui restait de mes trois pelotons, je tombai à revers sur un parti boche qui avait très mal accueilli les ordres de la compagnie A. Enfin, on allait pouvoir se rendre compte de ce qu'ils avaient dans le ventre, ces Teutons!

L'artillerie avait cessé le feu des deux côtés, ou plutôt tirait en avant et en arrière du village pour s'opposer à l'envoi des réserves. La parole était donc à l'infanterie, et la nôtre fit bientôt voir qu'elle avait le verbe plus haut que les Bavarois et les Prussiens. La résistance fut d'abord acharnée. C'était le corps à corps, à coups de baïonnettes, à coups de crosses, à coups de pelles, à coups de pieds, à coups de dents . . .

VI

LA PRISE DU VILLAGE

Pendant une dizaine de minutes, les Boches tinrent bon, mais devant l'acharnement de nos Canadiens ils commencèrent à faiblir et bientôt lâchèrent pied. Ce fut alors une débandade et une poursuite. On les refoula petit à petit devant nous, d'une rue à l'autre et ils ne tardèrent pas à jeter leurs armes. Dans les abris, dans les caves, on lançait une bombe et, à l'autre entrée, on accueillait ceux que l'explosion avait épargnés.

De temps à autre pourtant des francs-tireurs isolés offraient de la résistance. Nous étions divisés par petits paquets pour fouiller le village. A un moment donné, un de nos hommes, tout à côté de moi, tombe, frappé d'une balle par derrière. Ayant brisé le fusil d'un blessé dont je m'étais servi dans la mêlée, j'avais à la main mon pistolet Colt. D'instinct, en entendant siffler la balle, je me retourne vers la direction d'où le coup était parti. Le Boche, un sous-officier, était à quinze pas, tirant un second coup de feu qui m'aurait atteint entre les deux omoplates n'eut été ma volte-face. La balle me fractura le poignet, frappa mon pistolet, bloquant le magasin, et alla ricocher sur la poitrine du capitaine Dansereau qui était à côté de moi. J'avais laissé échapper mon arme, retenue d'ailleurs à mon cou par sa courroie, mais Pelletier avec le fusil du mort, tua le Feldwebel pour lui apprendre à vivre. Celui-ci avait, malheureusement pour lui, vidé son magasin et il rechargeait son fusil, besogne qu'il ne termina jamais. Pelletier me fit un pansement sommaire et je pus continuer sans trop de mal. Les Allemands avaient maintenant abandonné toute retenue. Ils se jetaient à genoux, se traînaient à nos pieds pour demander qu'on les épargnât.

Nous ayant entendu parler français, les Bavarois imploraient: "Moi Katolick, pas Kapout, moi beaucoup petits enfants!" Bref, ils se rendaient de façon si veule, avec, dans le regard, quelque chose de si abjectement peureux, qu'il n'y avait pas moyen de les frapper. On aurait plutôt voulu cracher dessus. Je suis absolument convaincu de ce que pas un de nos Canadiens ne se serait abaissé ainsi, quelle qu'eut été sa position. Une fois mal pris, il aurait peut-être simplement jeté son fusil et se serait croisé les bras. D'ailleurs on n'a jamais bien su comment ça se rendait des Canadiens-Français, car, sauf dans de rares cas de surprise, ou quand ils étaient blessés, les Allemands n'en ont pas fait prisonniers. Ils se faisaient tuer, mais ne se rendaient pas.

Bref, eux reculant, nous avançant, on arriva ainsi sur la place de l'Eglise. De l'autre côté du square, le 25e, ayant procédé de la même manière, amenait un autre troupeau. Nous laissions naturellement le travail de nettoyage au 26e bataillon qui nous suivait. C'est ainsi que Fontaine, avec son peloton et les éléments égarés qui s'y étaient joints, avait continué vers son objectif final à l'autre côté du village et il avait immédiatement mis ses hommes à l'oeuvre pour consolider la position. C'est donc lui, qui avec le peloton 12, eut l'honneur d'atteindre le premier objectif.

Il était alors 6 h. 30.

Brig. GEO. P. VANIER
D.S.O. M.C-avec agrafe, Legion d'Honneur

Lt-Col. HENRI CHASSE, D.S.O., M.C.

Maj.-Gén. L. LAFLECHE, D.S.O., Légion d'Honneur

Lt-Col. JOHN ROY, M.C.-2 agrafes

Lt-Col. ALEX. DUPUIS, M.C.-avec agrafe

Brig. J.-P. ARCHAMBAULT D.S.O., M.C., Légion d'Hon.

Pendant que l'on enlevait les armes aux prisonniers, je fis allumer les feux de Bengale rouges que l'on avait distribués aux hommes avant l'attaque. Ces signaux, brûlant tout le long de la ligne, servaient à indiquer à nos avions qui survolait le champ de bataille les progrès de l'avance. Les hardis aviateurs donnaient à ce moment, au moyen d'une trompe, le signal convenu pour indiquer qu'ils étaient bien attachés à notre brigade. Alors, dans Courcelette reconquis à la France par des Canadiens-Français, devant ces flammes rouges qui semblaient des feux de joie célébrant la victoire, je demandai trois hourras pour le 22e et son commandant, le colonel Tremblay.

Les gars ne se firent pas prier et y allèrent de tout leur coeur, à plein gosier, accompagnés par le klaxon des aviateurs, au grand ahurissement des prisonniers allemands qui n'en croyaient pas leurs yeux.

J'écrivis alors mon premier message au colonel annonçant notre réussite ("so far") et donnant un compte rendu des principaux événements. En voici la teneur: (AAA signifie "un point" en code militaire) "Officier commandant 22e bataillon canadien-français.

15–9–1916

"Occupons village AAA ai donné signaux rouges aux aéroplanes AAA Tués: Beaudry, Lavoie, Renaud, Lefebvre, Binet, AAA Blessés Filiatrault, Languedoc, Routhier, Falardeau, Greffard et moi-même, mais je puis continuer AAA Envoie 278 prisonniers, dont 16 officiers pris dans le village, comme escorte, sergent Lebel et quatre scouts; le sergent est porteur du présent message AAA Nos hommes sont étonnants d'ardeur AAA Envoyez renforts car nous avons perdu pas mal de monde AAA.

"Capitaine commandant compagnie D" "Courcelette 7.15 p.m."

Mon message ne parvint pas au colonel Tremblay, pour la raison très simple qu'il avait accompagné la charge et que, à ce moment déjà, il était établi dans les débris de la manufacture de sucre, où les Boches le bombardaient copieusement.

Le sergent Lebel arriva avec ses prisonniers, ou plutôt avec ce qui en restait, car ils avaient dû retraverser le barrage et dame . . . il y avait eu de la casse. Aux quartiers-généraux de la brigade, le message fut remis au général MacDonald qui attendait des nouvelles avec impatience. Comme il était écrit en français, le brigadier fit chercher un officier du 22e et ce fut le capitaine Lambert Laviolette qui traduisit l'annonce de la chute du village.

Après le départ des prisonniers je donnai l'ordre de continuer la marche vers l'objectif final. Tout en fouillant les maisons et en faisant le coup de feu contre les Allemands qui se retiraient en combattant, on atteignit l'extrémité est du village.

Il est regrettable que le cadre de ce journal ne permette pas la reproduction des cartes, croquis et photographies montrant la scène de ces opérations, comme d'ailleurs de toutes les autres que je m'efforce de décrire aussi clairement que possible. Le lecteur pourrait suivre d'une façon beaucoup plus compréhensible et plus intéressante. Enfin . . . avec mes données . . . et beaucoup d'imagination!

Si à ce moment, nous avions été laissés libres, il eut été facile de pousser bien en avant, car les Boches lâchaient pied partout. Mais l'état-major fait bien ce qu'il fait. Le but assigné par les ordres constituait une magnifique ligne de retranchements naturels: le chemin creux, l'escarpement du cimetière, le saillant de la carrière, puis, tournant vers l'Ouest, les confins boisés du village occupés par Fontaine, que prolongeait à gauche le 25e bataillon.

Si, entraînés par notre ardeur, nous avions outrepassé les ordres, nous nous serions trouvés en rase campagne et les contre-attaques qui eurent lieu les jours suivants nous auraient très probablement rejetés bien loin en arrière.

En arrivant à la carrière, j'avais trouvé Fontaine qui, après avoir mis ses hommes à l'ouvrage pour consolider sa position avait poussé une reconnaissance sur sa droite. Avec les officiers présents, on tint une espèce de conseil de guerre pour organiser la défense. Nous procédâmes à un examen rapide de la situation: la compagnie B était disparue; du moins nous n'en avions pas de nouvelles. J'étais le seul commandant de compagnie debout, quoique blessé, et le seul officier restant de ma compagnie. Je reproduis ci-dessous mon deuxième message au colonel Tremblay, lui disant ce que nous avions fait, ainsi que son accusé de réception, félicitant ses "boys" et nous encourageant à la résistance.

(Message No 2)

Au commandant du 22e Bataillon. Ai garni crête objectif, suis connecté avec 25e sur la gauche AAA La droite est flottante AAA Je patrouille mon flanc droit pour chercher liaison AAA Ai besoin de renfort, munitions, SOS, mitrailleuses avec SAA. AAA Comme officiers, Fontaine commande à gauche, Lecompte malade, Dansereau commande à droite AAA Mon headquarters est dans la carrière AAA Crains contre-attaque car on envoie des flares à 300 verges en avant AAA N'ai pas assez de monde pour connecter en arrière, cherchez à me relier; envoie encore 27 prisonniers AAA Ne puis établir même approximativement casualties AAA Ce qui reste des quatre compagnies est dans la ligne, je les emploie au mieux AAA Tout ira bien si nous sommes soutenus les hommes sont pleins d'entrain, la province de Québec et vous-même pouvez être fiers.

(signé) Commandant compagnie D

(Réponse du colonel Tremblay) au commandant compagnie D.

Votre message reçu. Toutes mes félicitations. Il s'agit maintenant de tenir bon et s'il y a contre-attaque, eh bien je suis certain qu'elle sera repoussée. Je vais demander du renfort, mais ne puis rien promettre. Mettez-vous en communication avec Dupuis que j'ai vu sur votre droite aux bords du village. Mon headquarters est tout près de la manufacture de sucre. Tenez-moi au courant de tout ce qui se passe.

Bonne chance

T.-L. Tremblay, Lt.-Colonel.

POUR OBTENIR LES MEILLEURS VINS

DITES...

"BRIGHT'S"

VIN ST. GEORGES

	26 oz.	*40 oz.*	*Gallon*
Vin Rouge	**$ .45**	**$ .70**	**$2.05**
Vin Blanc	**.45**	**.70**	**2.05**

VIN HERMIT
renforcé au brandy

	26 oz.	*40 oz.*
Type Porto	**$ .55**	**$ .90**
Type Sherry	**.55**	**.90**

VERMOUTHS ST. GEORGES

	31 oz.
Type italien	**$1.30**
Type français	**1.30**

DU BARRY TYPE CHAMPAGNE

13 oz. **$1.15** – – – – 26 oz. **$2.00**

Demandez toujours les vins "Bright's"

T. G. BRIGHT (Québec) LIMITED

LE PROGRAMME DES F

Brig.-Général E. de B. PANET, C.M.G., D.S.O.,
Commandant du M. D. 4.

Maître de cérémonie
Capitaine Yves Bourassa

Fanfares réunies
Les Fusilliers Mont-Royal
Capitaine J.-J. Goulet
Le Régiment de Maisonneuve,
Lieut. Eug. Chartier
Dépôt du District Militaire No 4
Sergent Black

Arrivée des vétérans du 22e
Royal 22e et délégation militaire, fanfare du Royal 22e en tête

Arrivée du Lieutenant-Gouverneur
Sir Eugène Fiset, C.M.G., D.S.O., E.D.
Inspection de la Garde d'Honneur composée de Vétérans du Veterans' Guard of Canada, officier commandant: Capt. R. Normandin.

REPRESE

"LA GUERRE

Distribution p

Lecteur, Jacques Auger — Un soldat portant drapeau, figurant — Le soldat inconnu, Paul Gur
— 4 soldats canadiens de 1914, figurants — Un caporal, Paul Guévremont — Une jeune fil
— Son mari, Fred Barry — Ses trois gars, Pierre Dagenais et 2 figurants — Une jeune femm
quie, A. Lebrun — Pologne, Murielle Guilbault — Danemark, Rey Duzil — Norvège, Mar
Brind'amour — Yougoslavie, Madeleine Cardin — La Grèce, Eve Lienoit — La France, Sita

Premier tableau : Soldat de Courcelette
Deuxième tableau : La Madelon
Troisième tableau : Coin de Jardin
Quatrième tableau : Champ de blé
Cinquième tableau : Foyer — Les pays conquis — La Victoire — Apothéose

Le spectacle est sous la direction du Lieutenant René La Roque, aidé du Capitaine Louis Gauvreau, Lieutenant E. Chartier, S.M.R., Max Joseph, Hertel La Roque, Henri Laurendeau.

Le comité de l'Album-Souvenir de l'Amicale du 22e tient à
particulièrement son imprimeur, M. ARTHUR FONTAINE, préside

ÊTES DE COURCELETTE

Démonstration

Cérémonial par le Corps de Réserve National Féminin sous le commandement de Madame le Lt.-Col. J. St-Mars-Gauvreau. Cette unité est composée de Canadiennes de langue française. Elle a pour devise "Aider-Servir" et pour emblème, la feuille d'érable et la fleur de lys.

Démonstration

Fanfare du 22e — Concert
Descente en parachute

Discours

Major Général Thomas-Louis Tremblay, C.M.G., D.S.O., A.D.C.

Très Honorable Ernest Lapointe, Ministre de la Justice.

Fanfare

Dépôt du District Militaire No 4

Comité de la vente des billets.

Président: Capitaine Donald-L. Boulanger,
Vice-prés.: Lt.-Col. J.-Saint-Mars Gauvreau,
Secrétaire: Caporal F. de la Casinière,
Trésorier: Capitaine H. Longtin.

Membres: Lt.-Col. J.-H. Roy, M.C.
Capitaine L. Dollo
Capitaine R. Guindon
Caporal J. Robichaud
Capitaine P. Gonthier

●

Dimanche 14 septembre 1941
à 10.30 a.m.

Une messe militaire sera célébrée au Stadium, à laquelle assistera toute la garnison de Montréal et des détachements des centres d'Entrainement Militaire de la région.

La cérémonie religieuse sera suivie d'un défilé militaire.

Le Colonel T. M. Gaudet C.M.G., premier commandant du 22e Bt. recevra le salut des troupes à l'angle de la rue Sherbrooke et de l'avenue Calixa Lavallée.

NTATION

DES CROIX"

ar ordre d'entrée

— La Madelon, Lucille Laporte — 6 soldats français de 1914, Jacques Catelain avec 5 figurants
le de 1914, Gisèle Schmidt — Son petit sergent, Paul De Vassal — Une paysanne, Bella Ouellette
e, Marthe Thierry — Son mari, officier, François Rozet — L'Autriche, J. Sutto — Tchécoslova-
ie Lambert — Hollande, Judith Jasmin — Luxembourg, Aurore Allys — Belgique, Yvette
Riddez— La Victoire, Antoinette Giroux.

Tableaux symboliques de Jean Després, direction artistique: Jacques Auger

La réalisation technique a éte faite par Radio Programme Producer sous la direction de Paul L'Anglais.

Les décors sont de Jacques Pelletier

Les costumes sont fournis par la maison Ponton

Aimé Lavoie, directeur de la scène

Les choeurs sont ceux de la Symphonie Vocale de Montréal sous la direction de M. Eugène Corbeil

remercier ses annonceurs, ses collaborateurs bénévoles et plus
nt de la Cie d'Imprimerie et de Lithographie Canadienne, Limitée.

Avez-vous essayé une Black Horse ces jours-ci?

ELLE EST DOUCE ET MOELLEUSE!

LA MEILLEURE BIÈRE DU CANADA

★

VII

ON CONSOLIDE LA POSITION

Il ne pouvait plus être question de compagnies. Nous ne disposions que d'éléments épars qu'il fallait utiliser pour le mieux. Charles Fontaine avait avec lui les lieutenants Alex. Dupuis et Wesl. Baillargé, 8 sous-officiers et 30 soldats du 22e, plus 3 hommes du 26e bataillon. Il prit charge du secteur assigné à la compagnie C et entra en liaison avec le 25e bataillon sur sa gauche. Le capitaine Hayward Dansereau, à qui il restait 38 hommes, n'avait pas d'autre officier. Il étendit ce maigre effectif dans le chemin creux et je lui demandai de les écarter d'abord d'une verge, puis de deux, puis de cinq, puis de dix, si nécessaire, pour essayer de prendre contact avec les troupes qui pourraient se trouver sur notre droite.

De mon côté, j'avais encore 46 hommes et les lieutenants Lecompte et Godbert. Je me réservai la carrière, avançant en saillant au centre de la position. C'était une espèce de fer à cheval, constitué par un talus d'une vingtaine de pieds de hauteur, à droite près du cimetière, allant en diminuant petit à petit, pour finir à trois pieds, au coin de la route de Pys, qui n'était ni plus ni moins que le prolongement du chemin creux montant de la route de Bapaume, traversant alors la carrière pour s'enfoncer dans la campagne, vers le village que l'on apercevait dans le lointain, dominant notre position. En arrière, à gauche, vers le village de Courcelette, un autre talus escarpé, surmonté d'un petit bois touffu. De ce côté, il y avait plusieurs abris, dont deux seulement praticables. Les autres étaient tous défoncés, en tout ou en partie. Je choisis le plus entier pour y établir les quartiers-généraux, après en avoir fait sortir des tas de munitions, de fusils, de casques et du matériel de toutes sortes, mais rien à manger. Il y avait pourtant un lot de bouteilles d'eau minérale qui vint à point pour soigner nos blessés.

A ce propos, il est bon de signaler, en passant, que le poste de secours des Allemands était installé, à notre arrivée, dans ce que l'on appelait "le château", une grande bâtisse située au milieu du village et dont, le lendemain, il ne restait que des décombres et les caves, très vastes. A l'arrivée de nos troupes d'assaut, le personnel et les blessés furent faits prisonniers comme les autres. Le médecin du 22e, capitaine Raoul Brault, dont j'ai eu l'occasion de mentionner le dévouement dans d'autres circonstances, s'était égaré en traversant le barrage, chose très compréhensible. Il continua avec le 25e bataillon sur notre gauche, où il rendit de grands services, mais nous en fûmes privés. Heureusement son aide, le sergent Roméo Casgrain, un élève pharmacien de Montréal, beau-frère de notre confrère Albéric Bourgeois, le caricaturiste, prit résolument le commandement du service médical et transféra, de sa propre autorité, dans les cadres de l'armée canadienne, les deux médecins allemands en charge du poste. C'étaient d'ailleurs deux hommes dévoués, très capables, pas belliqueux pour un sou. Je dois dire à leur louange qu'ils traitèrent admirablement les blessés confiés à leurs soins, Canadiens comme Allemands. Et leur emploi n'était pas une sinécure.

Des douze fusils mitrailleurs (*Lewis guns*) emportés à la charge, un seul avait pu arriver au but, et encore, il n'avait plus que trois magasins à 47 cartouches. Je le fis placer à gauche du chemin de Pys, afin de combattre l'angle mort que nous avions en avant et pour parer au manque d'hommes, car il avait fallu laisser un vide entre les hommes de Fontaine et les miens. Toutefois, une mitrailleuse ne vaut que pour autant qu'il y a des munitions. Or, les nôtres étaient presque épuisées; depuis l'arrivée dans les vergers, on avait tiraillé sans cesse et il restait à peine 50 cartouches par hommes. Heureusement, les Boches, toujours prévoyants, avaient pensé à tout: nous avions trouvé, comme je l'ai dit, une grande quantité d'armes, de cartouches et de bombes dans les abris. Je fis distribuer des fusils allemands et des cartouches de même nationalité. Nos munitions anglaises furent envoyées à l'équipe de mitrailleurs qui était sous les ordres du sergent P. Tremblay, No 62209. Un poste de bombardiers fut établi à l'angle de la carrière, c'est-à-dire à la pointe extrême de la position. Ils reçurent également des bombes allemandes de l'espèce dite "*cylindrical stick*" et d'autres, en forme de poire (*egg bomb*). On en distribua d'ailleurs tout le long de la ligne, et bien nous en prit, car ces projectiles allemands furent d'un grand appoint dans notre défense.

En effet, après une heure de répit, juste le temps de reprendre haleine et de nous organiser, (merci messieurs), les Allemands, s'étant ressaisis, cherchèrent à reprendre le morceau que nous venions de leur arracher. Mais nous sommes sujets britanniques et, de plus, quelque peu mâtinés de breton; "*what we have we hold*" ou, comme on dit en *canayen*, "on s'ostine". Mettant en pratique ces adages bilingues, on se cramponna à la proie et l'on tint bon, malgré les efforts répétés des Boches.

Dès qu'ils se furent rendu compte du fait que nous étions bien accrochés au village, n'ayant plus rien à ménager que leurs amis, nos prisonniers, (et de ceux-là ils n'avaient cure), ils commencèrent le bombardement du village et bientôt les obus de tous calibres se mirent à tomber comme s'il en pleuvait.

En quelques heures, ils eurent nivelé jusqu'au sol la malheureuse localité. La canonnade débuta comme prélude à la première contre-attaque et continua de marteler sans cesse pendant les trois jours qui suivirent.

Bientôt, soutenue par son artillerie, l'infanterie, composée de troupes prussiennes fraîches, s'avança à la charge pour reprendre la carrière, mais, quoique luttant un contre dix, nous avions l'avantage de la position.

Nous en avions un autre plus important encore: c'est que l'ennemi n'avait pas la moindre idée des forces qui avaient capturé la place et qui la défendaient. Son état-major avait cru le village imprenable et il se disait que pour en être venus à bout si rapidement, nous devions être des milliers, alors que nous n'étions plus que des dizaines. Et ces dizaines faisaient du bruit comme mille. On se multipliait au parapet. Généreusement, on renvoyait aux Boches, sans compter, les balles et les grenades dont ils nous avaient si abondamment pourvus. Les assaillants, chargeant avec une ardeur digne d'une meilleure cause, venaient s'écraser devant nos défenses, renforçant de monceaux de chair pantelante notre parapet. On les fusillait sans merci, presque à bout portant et, quand, par malheur pour eux, quelques éléments parvenaient à prendre pied dans la carrière, on se ruait dans un combat corps à corps

désespéré et ils tombaient ou se rendaient. Pas un de ceux qui arrivèrent parmi nous ne retourna le dire; loin de céder notre terrain, nous fîmes, à chaque contre-attaque, de nouveaux prisonniers.

Durant la première nuit, du 15 au 16, nous fûmes ainsi contre-attaqués sept fois, sur différents points de la ligne.

Vers dix heures du soir, Dansereau m'envoya un message disant qu'il n'avait pu savoir qui était à notre droite. En effet, la 15e division, (troupes impériales), chargée d'attaquer Martinpuich, ayant échoué dans son opération, avait dû reculer. Notre aile droite était donc flottante. Nous avions des Allemands en avant, sur le côté et même en arrière de notre position. Mais ces derniers, nous l'apprîmes le jour suivant, étaient harcelés eux-mêmes en front par les nôtres.

En effet, la compagnie B dont nous étions sans nouvelles, s'était dirigée, durant la charge, vers son objectif, le chemin creux. Mais elle avait perdu la direction dans le barrage et avait obliqué trop à droite. Se heurtant à des forces supérieures, elle avait dû s'arrêter et se retrancher à environ 500 verges au sud du village, entre la route de Bapaume et Martinpuich. Immobilisée, elle ne pouvait prendre liaison et c'est pourquoi nous la croyions perdue.

Les lieutenants Beaudry et Binet avaient été tués, et Dupuis avait poussé droit au village. Le capitaine Maurice Bauset était seul avec une poignée d'hommes. Nous verrons plus tard ce qu'il en advint.

Donc Dansereau, ignorant la position de la compagnie B, était obligé d'être très prudent, car il ne savait pas à quelles forces il avait affaire et n'osait s'aventurer trop loin avec ses hommes, pour ne pas les jeter dans un traquenard.

Nous fîmes ensemble une reconnaissance de la ligne, tout le long du chemin creux. Les Allemands n'étaient pas loin, car ils envoyaient des fusées éclairantes répandant une lueur blafarde à 20 verges de nos retranchements.

Il aurait fallu au moins une mitrailleuse pour les tenir en respect, mais nous n'en avions pas.

Heureusement, un homme du 26e égaré parmi nous, vint annoncer qu'il avait retrouvé sa compagnie, un peu en arrière, dans le village. Je l'accompagnai et après quelques minutes de marche, j'arrivai auprès du major Mackenzie, du 26e bataillon qui, après avoir nettoyé le village, était venu s'établir en support avec ce qui lui restait de ses trois pelotons. Il était alors 10 h. 30 du soir. Je lui demandai de bien vouloir nous prêter une équipe de mitrailleuse, ce qu'il fit volontiers. L'arme fut installée de façon à pouvoir battre le terrain en arrière du cimetière. De plus, Mackenzie envoya une section renforcer la ligne de Dansereau.

VIII

LE VAINQUEUR DE COURCELETTE

A 11 h. 10 le soir du 15, j'envoyais mon message No 3 au colonel Tremblay, le mettant au courant de la situation telle que je l'ai décrite dans l'article précédent. Je terminais en disant: "nous tiendrons jusqu'au dernier homme, mais aidez-nous."

L'accusé de réception nous parvint sous la forme de notre commandant en personne. Mes explications enfonçaient une porte ouverte. En effet le colonel Tremblay, plutôt que d'attendre les événements et nos rapports à la sucrerie, était venu se rendre compte par lui-même de la situation. Donc, tout ce que je lui disais au sujet de Fontaine, du sergent Casgrain et du "*dressing station*" du major Mackenzie avec ses hommes du 26e et de nos contre-attaques, il le savait déjà; je lui confirmai mes rapports de la soirée et nous allâmes ensemble inspecter la ligne à droite, chez Dansereau. Il était excessivement anxieux de savoir ce que nous avions comme voisins, au delà de la route de Bapaume. Je reçus l'ordre de faire étendre les hommes de Dansereau jusqu'à ce point, puis de pousser des patrouilles de reconnaissances de l'autre côté du chemin.

Le colonel Tremblay, dont je n'ai guère parlé jusqu'à présent, parce que tout le monde le connaît, est bien le meneur d'hommes par excellence. Il a sur eux une emprise que bien peu de chefs possèdent et qui est une force inappréciable. L'air doux et le ton affable, à l'ordinaire, il a, lorsqu'il veut quelque chose, une façon de serrer les mâchoires qui fait comprendre à ses interlocuteurs que, ce quelque chose, il le veut bien. Diplômé du Collège Royal Militaire de Kingston, d'où il était sorti en 1907 en très belle place, lui qui ne parlait presque pas l'anglais en y entrant, emportant le titre de "*Best man at all arms*", c'est-à-dire le meilleur athlète complet parmi cette classe d'athlètes parfaits. Il connaissait son métier de soldat sur le bout des doigts, comme tous ceux qui sortent de cette école militaire d'élite où, pendant quatre ans, ils s'entraînent pour devenir indifféremment et à la fois, d'excellents officiers d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie ou du génie.

Toujours modeste, trop peut-être, diront ses amis, ce n'était pas, au front, l'homme des grands discours, mais l'homme d'action. Très apprécié du haut commandement qui savait que l'on pouvait compter sur lui en toutes circonstances, il était aimé des officiers et adoré des hommes qui l'auraient suivi n'importe où sans discuter, alors même qu'ils auraient été certains de ne pas revenir, parce qu'il leur imposait tout de suite l'idée qu'on y allait parce que c'était nécessaire et qu'il importait peu qu'on en revînt, du moment qu'on y arrivât. Avant tout, il était juste et c'est une chose capitale chez un chef. Il connaissait tous ses hommes et s'intéressait à leurs affaires privées. Dans la tranchée il s'arrêtait au cours d'une tournée, pour s'entretenir avec les soldats; demandant des nouvelles des parents, s'informant si l'on avait écrit, questionnant au sujet de la nourriture et des ennuis de la guerre, bref, agissant avec eux comme un bon père de famille. Rien n'aide à supporter les épreuves comme de sentir que les chefs y compatissent, bien mieux, qu'ils les partagent et qu'ils courent les mêmes dangers, alors qu'ils pourraient parfois s'abriter à l'arrière.

Un autre bon point pour le colonel Tremblay: il semblait né sous une bonne étoile, car tout lui réussissait, (probablement parce qu'il faisait le nécessaire pour cela). Mais cette réputation le suivait et lui donnait la confiance de ses subordonnés. J'ai vu dans d'autres unités, des chefs qui étaient connus comme ayant la "bad luck," ainsi que disaient nos gars. Ils avaient le mauvais oeil et, quoi qu'ils fissent, leurs soldats, gagnés à cette impression, partaient sans entrain et naturellement, se battaient mal.

A Courcelette, chacun de nous s'efforçait de faire son devoir, tout son devoir, de son mieux. Il est entendu que nous, les chefs subalternes, nous dirigions les opérations dans notre petit secteur d'action. Mais il fallait une tête pour coordonner ces efforts, pour obtenir un résultat d'ensemble bien balancé. Si le colonel Tremblay était resté à la sucrerie, attendant nos messages, il n'aurait eu qu'une très vague idée des événements et n'aurait pu prendre des décisions promptes et adéquates.

Il était donc venu au village et, accompagné de son ordonnance, avait fait l'inspection complète de nos positions sur la gauche. Il avait également vu le 25e bataillon, de l'autre côté de Fontaine. Puis il décida de s'établir définitivement dans le "Château", afin d'être bien à portée de tout et de tous. Ayant ensuite examiné la carrière et le chemin creux, il avait maintenant une idée exacte de la position et des ressources qu'elle offrait, sous tous les rapports, tandis que nous ne voyions que notre coin. Il avait en main tous les fils qui nous rattachaient. Il avait aussi à sa disposition deux compagnies du 26e bataillon qui, ayant achevé leur mission de nettoyeurs de tranchées et d'arbres, vinrent se placer sous son commandement. Le colonel Tremblay les disposa en support dans le village même, mais couvrant les positions de la ligne de feu et prêtes à les renforcer si besoin était. Le 4e bataillon de la brigade, le 24e de Montréal, avait été en support de l'attaque du matin, dans les tranchées de seconde ligne. Durant la nuit du 15 et pendant toute la journée du 16, ses quatre compagnies furent employées à transporter les rations, les munitions et le matériel pour les troupes en ligne, puis leurs commandants vinrent aussi se mettre à la disposition de notre colonel et de celui du 25e bataillon. Nous verrons plus tard comment on les utilisera.

Malheureusement, les communications avec l'arrière étaient impossibles. Comme je l'ai dit déjà l'artillerie allemande arrosait copieusement et sans arrêt tout le territoire que nous avions traversé en chargeant, soit plus de 2000 verges en profondeur.

Il s'agissait pour eux d'empêcher l'arrivée des renforts. C'est pour cela qu'ils précipitaient les contre-attaques, afin de n'avoir affaire qu'à nos troupes réduites dans leur effort pour nous reprendre le village. Aucun messager ne parvenait donc à traverser le barrage et plusieurs d'entre eux qui tentèrent l'aventure moururent victimes de leur dévouement. Il s'ensuit aussi que le commandement supérieur ne savait à quoi s'en tenir sur notre sort et sur les conditions en avant. A la brigade les rapports les plus contradictoires, les bruits les plus pessimistes avaient couru: le colonel Tremblay était tué; le régiment, dont on était sans nouvelles, était anéanti; tous nous étions morts ou prisonniers.

L'équipe des bombardiers régimentaires, composée de 40 hommes, sous les ordres du sergent Brusselmans, assisté du sergent Raoul Pigeon, avait reçu ordre, au début de l'action, de suivre la charge et de faire rapport au colonel Tremblay à la sucrerie, pour servir de réserve et être dirigée vers les points faibles. Ils ne l'y trouvèrent naturellement pas, puisque le colonel nous avait suivis dans le village. Un éclaireur envoyé par Brusselmans dans la direction de Courcelette ne revint jamais. Les bombardiers s'installèrent tant bien que mal dans les débris de la sucrerie en attendant les événements et des ordres. Ils y perdirent beaucoup de monde, car les obus arrivaient en rafale, sans discontinuer. Dans le même abri (!), ils trouvèrent le sergent-major régimentaire Gauthier et le lieutenant mitrailleur Edouard Légaré qui avaient également reçu ordre d'attendre le colonel. Ils n'en avaient pas plus de nouvelles que les autres.

C'est ce groupe qui reçut, par un message du capitaine Bauset, un billet disant: "Je n'ai plus que huit hommes avec moi; je suis en face d'un poste boche; avec du renfort je pourrais m'en emparer." Il est alors décidé d'envoyer une section de bombardiers à Bauset. Le sergent Pigeon se rend un peu en arrière où, dans un bout de tranchée, disait un nouvel arrivé, il y avait une vingtaine d'hommes appartenant à différentes compagnies et ayant perdu leur chemin. Il les emmène avec lui pour les conduire également à Bauset, mais pendant qu'il interrogeait un blessé sur la direction à suivre, un obus le lui tua pour ainsi dire dans les bras, le blessant lui-même et mettant hors de combat la plupart des autres membres du détachement. Il fallut renoncer à l'expédition.

Vers minuit le capitaine d'état-major de la brigade, Capitaine Walker, arriva à la sucrerie accompagné d'un sergent; il faisait une reconnaissance pour se rendre compte des positions du 25e et du 22e. Les occupants de la sucrerie lui communiquèrent les rapports des blessés arrivant de temps à autre de la ligne de feu: le colonel Tremblay était manquant, le village avait été pris, mais on ne savait pas s'il serait possible de le garder car il n'y avait plus d'hommes, etc.

Le capitaine Walker conseilla d'attendre le matin puis de chercher à rejoindre le front et de retrouver le commandant. Il partit pour continuer sa reconnaissance vers les lignes du 25e bataillon. Le lieutenant Légaré envoya alors un message au major Dubuc, le commandant en second, demeuré en arrière en charge des effectifs de réserve. Il lui disait ce qu'il savait de la situation; pas de nouvelles du colonel; la compagnie B anéantie, quelques hommes des autres compagnies gardant le village, mais pas en assez grand nombre pour pouvoir s'y maintenir, bref, quelque chose de "cheerful".

C'est ce message qui induisit le major Dubuc, après en avoir conféré avec la brigade, à venir lui-même en reconnaissance pour prendre courageusement le commandement des débris du bataillon et essayer de conserver notre prise de la nuit.

Heureusement, comme le disait Mark Twain, le bruit de la mort du commandant avait été considérablement exagéré.

IX

L'ENNEMI S'ACHARNE EN CONTRE-ATTAQUES

Pour être plus près du siège des opérations, le colonel Tremblay décida de ne pas retourner à la sucrerie; il établit ses quartiers-généraux au château, c'est-à-dire là où était déjà notre poste de secours.

Ainsi que je l'ai dit au chapitre précédent, il m'avait donné instructions de faire étendre les hommes de Dansereau jusqu'à la route de Bapaume, puis de pousser des patrouilles de reconnaissance au delà de ce point. Le colonel me laissa donc exécuter ses ordres et retourna organiser "son bureau". Vers trois heures du matin, il me fit demander. Nous étions alors aux prises avec une forte patrouille allemande qui avait voulu s'introduire dans la carrière. Après que la garnison eût repoussé cette contre-attaque avec le même succès que les précédentes, je m'en fus avec mon inséparable Pelletier. Le sentier qui croisait le chemin creux allait du village au cimetière et était obstrué par des débris de toutes sortes, derrière lesquels les boches s'étaient barricadés en retraitant.

C'était un petit chemin tortueux, serpentant à travers les taillis pour rejoindre presque aussitôt la rue principale du village. Il y avait des cadavres partout et, dans la nuit noire, nous butions contre eux, pataugeant dans les flasques de sang. Il y avait surtout, au beau milieu du chemin, près du château, un grand diable de sergent bavarois tombé la face contre terre. Entre ses jambes, un petit chien hurlait à la mort, lamentablement. Il s'était attaché à l'homme; était-ce un chien du village ou était-il venu de l'arrière avec son maître, qui sait ? Pendant deux jours, je le vis au même endroit, grondant et jappant lorsqu'on approchait du corps. Puis à une autre de mes visites au commandant, je ne trouvai plus que sa dépouille éventrée par un éclat d'obus, les entrailles traçant des arabesques en rouge sur le pantalon *feldgrau* du maître qu'il n'avait pas voulu abandonner.

Nous avancions donc, Pelletier et moi, avec prudence, car les obus ne cessaient d'éclater à tout instant dans le malheureux village. Comme nous arrivions à ce qui avait été la grille du château, une marmite de 5.9 arrivait en plein dans la cour. Nous nous empressâmes de pénétrer dans la maison, ou plutôt, dans la cave, pendant que les éclats sifflaient à nos oreilles.

Le spectacle en bas était lamentable; les blessés, de plus en plus nombreux, étaient entassés partout et l'on n'arrivait à la cave centrale, où se tenait le colonel, qu'en arrachant des gémissements et des jurons à ceux que l'on piétinait en cherchant à les enjamber. Plusieurs ne protestaient plus, car ils étaient morts. De ci de là, un bout de bougie fumeuse éclairait la scène.

C'est qu'il n'y avait pas moyen d'évacuer vers l'arrière, sous le bombardement qui faisait rage; on attendait donc une accalmie et les blessés, canadiens comme allemands, s'accumulaient, au sens littéral du mot.

Il régnait dans le réduit une odeur âcre de sang mêlée à celle des médicaments. Les deux docteurs allemands étaient là, les manches retroussées, en tablier maculé, comme des bouchers. Et c'était vraiment une besogne de boucherie qu'ils accomplissaient avec un dévouement inlassable, aidés du non-moins inlassable sergent Casgrain que l'on voyait partout où il y avait un soulagement à apporter. Après avoir renouvelé un pansement, il aidait à amputer un membre à moitié arraché déjà, ou à extraire une balle, un éclat de shrapnell pour, ensuite, essayer de dégager un peu les abords en "charriant" dehors avec l'aide d'un blessé pas trop "magané", deux ou trois de ceux qui, n'ayant plus besoin de soins, n'avaient plus rien à craindre du bombardement assourdissant. De temps à autre, une secousse plus violente ébranlait la pauvre bâtisse; un "gros" tombait dans le voisinage . . . ou dessus, émiettant quelques nouveaux moellons et . . . éteignant les chandelles; cela, parfois au beau milieu d'un travail délicat des chirurgiens. C'était, ma foi, tant pis pour le patient du moment.

Mes ordres reçus, je repris le chemin de la carrière, toujours sous les obus. Il est vrai qu'on y était partout. Dans la nuit, c'était un sifflement continuel des projectiles allant porter la mort dans les deux camps. Ils se croisaient dans l'air à une cadence impossible à suivre. Ceux des pièces de campagne, surtout, les nôtres comme les boches, y allaient d'un véritable gazouillement, se dirigeant très haut vers les réserves ennemies.

En arrivant, à mon poste, j'envoyai immédiatement au colonel les eaux minérales (laissées dans l'abri par les Allemands en retraite) dont j'ai parlé. Elles furent bien accueillies pour étancher la soif des blessés et soulager les moribonds.

Nous avions avec nous le lieutenant Donat Lecompte de la compagnie C, mais il avait été abattu dans le barrage par l'explosion d'un gros obus et il était véritablement assommé, hors de combat, ne pouvant se tenir debout.

La nuit se passa en alertes incessantes; nous dûmes repousser, comme je l'ai déjà dit, sept contre-attaques, ce qui ne nous permit pas de prendre le moindre repos. J'avais de nouveau visité la ligne de Dansereau qui, durant la nuit, avait pris, avec ses hommes, entre deux escarmouches, la formation indiquée par le colonel Tremblay, mais sans trouver encore de liaison.

Le matin du 16, à l'aube, sur notre droite, les Anglais reprirent leur attaque manquée de la veille sur Martinpuich et j'en fis rapport au colonel dans mon message D 5 envoyé à 7 h. 40 a.m.:

"Tout est en ordre;—Dansereau est maintenant étendu à droite — j'ai indiqué sur le croquis "ci-joint l'emplacement de sa mitrailleuse et de ses bombardiers. Un bataillon anglais s'avance pour "prendre en enfilade la tranchée marquée par une flèche. Ils sont très près et le combat est actif, la tranchée "allemande étant assez garnie. J'ai des boches aussi dans le chemin, coin gauche de la carrière. Nous "en avons aussi dans la tranchée parallèle à celle de Dansereau. Ceux-là sont à 20 verges à peine. Si "le bataillon anglais réussit nous prendrons contact. D'après relevé, nous avons en tout, depuis l'ex-"trême gauche de Fontaine jusqu'à la route de Bapaume, 7 officiers et 108 hommes. J'espère que ce "n'est pas tout ce qui reste du régiment, mais je n'en vois pas d'autres.

(Signé) Ct. Compagnie D.

LA FORCE PHYSIQUE DANS LE VIEUX QUÉBEC

JULIEN DESCHAMPS

Né à Beauharnois en 1817, Julien Deschamps était un homme fort à l'esprit combattif. Les récits touchant sa vigueur physique sont venus d'aussi loin que des champs aurifères de Californie.

Attaqué un jour par un taureau furieux, Deschamps refusa de fuir et, se plantant fermement sur le sol, fit face au taureau, saisit l'animal par les cornes et le précipita sur le sol. Une autre fois, il porta chez un voisin, à dix arpents de distance, un lourd crible qu'il fallait habituellement lever à trois ou quatre hommes. En une autre circonstance, enfin, pour montrer son agilité, il sauta et laissa l'empreinte de son talon sur un plafond à dix pieds de hauteur.

Même dans le bon vieux temps – comme aujourd'hui – le gin de Kuyper était le grand favori.

10 ONCES $1.05 — 26 ONCES $2.40 — 40 ONCES $3.45

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de John de Kuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

GIN de KUYPER

MAISON FONDÉE EN 1695

Réponse du colonel:
"Message reçu à propos de la ligne qui s'étend maintenant plus à droite; c'est très bien."
T.-L. Tremblay, Lt-Colonel.

Le manque d'espace ne permet pas la reproduction photographique des messages, ni des réponses. En campagne, nous avons notre cahier dans lequel nous gardons nos copies au carbone, ainsi que les originaux des réponses. Le porteur du message en réponse à D5 fut tué d'une balle; le papier, taché de sang, en porte la trace. Il fut apporté par le compagnon du mort, car nos messagers voyageaient toujours par deux, lorsque la chose était possible.

Les chiffres donnés comme totalisant la garnison ne comprenaient, naturellement pas, les survivants de la compagnie B qui ne nous rejoignirent que plus tard, pas plus que les renforts qu'amena le lieutenant Belzile, ni les mitrailleurs qui arrivèrent avec le lieutenant Légaré. Les pertes des trois jours suivants, sans être aussi considérables que celles subies durant l'assaut du 15, furent tout de même assez sérieuses, puisque l'on reçut, des trois sources précitées, 53 hommes et que, le 19, après la relève, le chiffre des survivants était ramené à 118. En ce qui concerne les officiers, Bauset et Belzile, parmi les derniers venus dans la carrière, furent tués. Légaré en revint, mais Dansereau fut blessé, ainsi que Greffard, qui nous arriva dans la nuit du 16 au 17, après avoir été enseveli à moitié pendant plusieurs heures. Etant revenu à lui, il avait erré longtemps sur le champ de bataille.

Avec Charles Fontaine, nous avions aussi échangé plusieurs visites durant la nuit.

Il avait devant lui un terrain vallonné qui s'élevait en mamelons à pentes douces. J'ai déjà dit que, entre nous, il y avait un espace non occupé. De mon avant-poste à gauche de la mitrailleuse, jusqu'à sa première sentinelle, il y avait près de 75 verges. La nuit, nous maintenions la liaison au moyen de sentinelles volantes et, de temps à autre, nous envoyions une patrouille qui poussait en avant de nos lignes. Le jour, cette communication devenait impossible, car on se trouvait absolument à decouvert et en vue de l'ennemi. La preuve en était facile à faire, sans risquer des vies; il suffisait d'étendre, en dehors du fossé qui abritait nos guetteurs, un casque au bout d'un bâton; on pouvait être certain qu'une minute plus tard, il était percé d'une balle; témoignage de l'adresse des *snipers*(tireurs d'élite) d'en face. La seconde nuit, le tac-tac-tac des mitrailleuses avait son écho dans le crépitement sec des balles qui venaient s'écraser contre le talus du petit bois bordant le sentier. C'était devenu un endroit plutôt malsain et plusieurs de nos garçons y prirent froid.

Il nous fallut donc, Fontaine et moi, chercher un autre moyen de correspondre pendant le jour. La seule chose faisable était de risquer le passage d'un messager qui se glissait en rampant à travers les ruines du village, continuellement arrosé par les *crumps*. Ce n'est naturellement qu'en cas de nécessité absolue que nous recourions à ce moyen, car il mettait en jeu, chaque fois, la vie d'un ou deux de nos braves. Pendant la nuit du 15 au 16, nos camarades de gauche eurent aussi leur part de la contre-offensive ininterrompue et se battirent, comme nous, avec le même succès. Je tiens surtout à mentionner le soldat Bériau tout jeune et grand comme rien; à plusieurs reprises, il accomplit des missions très difficiles sous le bombardement. Fontaine me l'envoyait, puis il retournait chez le colonel et de là à sa base, toujours avec le sourire. Il fut décoré pour sa bravoure.

Le système de défense organisé par Fontaine était très bien conçu et des plus efficaces. Il ne lui restait, à lui aussi, qu'une mitrailleuse Lewis et presque plus de disques-chargeurs; ils n'y avait que deux hommes sachant la manoeuvrer. Elle fut néanmoins placée au croisement des routes de Warlencourt et de Miraumont. Heureusement, le 25e avait, dès son arrivée, posté une mitrailleuse en un point un peu en arrière, qui dominait le chemin creux au nord du village et d'où l'ennemi était en vue. En avant de ce poste et pour couvrir le terrain élevé, non protégé par la mitrailleuse, Fontaine fit creuser une tranchée qu'il garnit d'une batterie de dix fusils. Il plaça en outre une ligne de tirailleurs pour couvrir son flanc droit et mon flanc gauche, puis il renforça l'emplacement de sa propre mitrailleuse d'une autre section de dix hommes, d'abord sous les ordres du lieutenant Lambert Godber, puis, celui-ci m'ayant été envoyé dans la carrière, il fut remplacé par Baillargé. C'est de cette direction que venaient surtout les contre-attaques allemandes. Le terrain entre la tranchée et la mitrailleuse était couvert par des fusils occupant la dépression de la route de Warlencourt.

Ce système de défense ne valait que pour la nuit. Dès l'aube, les occupants retraitaient sur la ligne principale, car les positions étaient en pleine vue de l'ennemi, sauf la tranchée en avant, qui, bien abritée, était occupée continuellement.

Le matin du 16, Fontaine fit creuser à la lisière du village trois autres tranchées pour la défense du jour, complétant ainsi son réseau: la tranchée d'en avant, dite "A" qui, avec la mitrailleuse du 25e, commandait tout le terrain élevé; la tranchée F, une section sous les ordres du sergent Drouin et sous la surveillance directe de Fontaine, couvrait le chemin est; deux autres tranchées, H et K, avaient vue sur la grande tranchée allemande en face. Elles protégeaient mon flanc gauche et étaient commandées par le lieutenant Baillargé. La liaison entre les différents éléments de la défense était faite par le lieutenant Alex. Dupuis.

Le même matin du 16, sur l'ordre du colonel Tremblay, Fontaine dut m'envoyer 13 hommes pour me prêter main-forte. Cette perte lui était compensée par une section entière de mitrailleurs qu'il reçut du 26e bataillon.

LE MAJOR DUBUC EN RECONNAISSANCE

Les rapports du capitaine Wagner, de l'état-major de la 5e brigade et du lieutenant Légaré, ayant charge du détachement à la sucrerie, étaient des plus pessimistes. Ils disaient que l'on était sans nouvelles précises du régiment, sinon que le colonel Tremblay était tué et que les débris des compagnies qui occupaient le village ne pourraient pas tenir devant les contre-attaques répétées de l'ennemi. Les autorités à l'arrière étaient très inquiètes. Vers 2 heures et demie du matin, le major Dubuc, resté en commandement des réserves, reçut de la brigade l'ordre de se rendre dans Courcelette à la recherche de nouvelles précises et de prendre charge de la situation si le colonel Tremblay était hors de combat. Il

partit donc vers 3 heures du matin, avec le lieutenant Belzile et trente hommes de renfort. La traversee du barrage fut des plus difficiles et le détachement perdit plusieurs hommes, tués et blessés. Le major Dubuc fit halte à la sucrerie avec ce qu'il lui restait et prit contact avec le lieutenant Légaré, les bombardiers et le sergent-major Gauthier. Puis, de la sucrerie, il poussa une pointe vers la droite, pour savoir quelles troupes se trouvaient de l'autre côté de la route de Bapaume; il put ainsi communiquer avec un officier impérial dont le régiment, ayant échoué dans l'attaque de Martinpuich, avait dû reculer et attendait un moment propice pour renouveler l'assaut. Il se rendit sur la gauche où il put recueillir des renseignements sur le 25e bataillon. A son retour à la sucrerie, il trouva un message du colonel Tremblay, qu'apportaient deux hommes et qui était adressé à la brigade. Il en prit naturellement connaissance. Le message mettait les choses au point et demandait des renforts, des munitions et des rations. Il expliquait la situation exacte de la ligne de feu et des positions dans le village. La mission du major Dubuc était donc terminée, puisque le colonel était bien en vie et tout allait pour le mieux, dans les circonstances. Il expédia alors ce qui restait des renforts sous le commandement du lieutenant Belzile, à Bauset, à droite de la route de Bapaume. Il y joignit les bombardiers avec les sergents Brusselmans et Pigeon et reprit lui-même le chemin de la brigade où il fit son rapport au général MacDonald qui ne manqua pas de le féliciter sur la façon dont il avait accompli sa dangereuse mission. En se dirigeant vers le bout de sa tranchée occupée par le Capitaine Bauset et ce qui lui restait d'hommes, le sergent Brusselmans fut frappé par un obus qui fit en même temps six autres victimes parmi ses bombardiers. Il fut évacué et le sergent Pigeon le remplaça à la tête des vingt hommes qu'il avait encore. Belzile réussit, sans autre avatar, à rejoindre Bauset, mais les bombardiers tombèrent sur un poste allemand et durent livrer un terrible combat corps à corps pour en sortir en laissant sur le carreau la moitié de leur monde. Le reste, en rampant, vers la droite, parvint enfin à trouver la tranchée de Bauset. Au cours d'une escarmouche qui eut lieu peu après, le sergent Pigeon, en charge des bombardiers, fut blessé de nouveau et Belzile le renvoya à l'arrière.

Pendant ce temps, dans la carrière, nous avions eu une accalmie dont nous avions profité pour donner la sépulture à quelques-uns de nos morts. Vers 9 heures du matin, il y eut un incident intéressant. Un aviateur allemand vint survoler nos lignes, dans le but évident de tenter de reconnaître les forces de la garnison. Il descendit en tournoyant et en virevoltant, à une cinquantaine de pieds du sol, il était si bas que nous distinguions parfaitement sa figure et les détails de son uniforme. J'eus une formidable tentation de commander un feu rapide à volonté et il y avait bien des chances pour que nous le descendions, mais, d'un autre côté, j'hésitai à démasquer la faiblesse de mon poste et je le laissai partir avec son incertitude quant au nombre de Canadiens qui avaient pris la position et comptaient bien la garder. Il ne revint plus, ni lui, ni d'autres de son espèce.

Pendant cette journée, nous perdîmes plusieurs hommes d'une façon que nous ne comprenions pas tout d'abord. J'ai dit que le retranchement était constitué par le talus de la carrière dans lequel on avait creusé une banquette de fortune. Il n'y avait donc pas de parados comme dans une tranchée où l'on se trouve, pour ainsi dire, entre deux murailles de terre. Or, l'un après l'autre, six de mes hommes étaient tombés au parapet, frappés à mort, mystérieusement et chaque fois, par une balle dans le dos. J'eus le mot de l'énigme lorsque, vers deux heures de l'après-midi, un messager m'apporta un mot du colonel se lisant comme suit: "*There is an enemy sniper, sniping at your men from the rear. His position appears to be north-west of dressing station; get a couple of men to watch and get him.*

To O.C.D. Company,
T.-L. Tremblay, Lt-Col.

Traduction: "Un franc-tireur ennemi tire sur vos hommes de l'arrière. Sa position semble être au nord-ouest du poste de secours; ayez une couple d'hommes pour le surveiller et le descendre."

Ainsi dit, ainsi fait: je choisis deux bons observateurs et je fis retirer les sentinelles du côté du parapet exposé. Une heure se passa, durant laquelle plusieurs autres balles vinrent s'écraser en creusant des sillons diversement obliques. En calculant les angles de ces sillons, nous parvînmes à déduire que le sommet commun de ces angles était tout simplement dans le clocher de l'église. C'était un Allemand qui, en dépit de l'occupation du village par l'adversaire et sachant qu'il avait à peine une chance sur mille d'en sortir vivant, s'il ne se rendait pas, préférait continuer le combat pour son compte personnel. C'était héroïque et fou, en outre que, tout au moins, désagréable pour nous.

Je demandai deux hommes de bonne volonté pour aller nous débarrasser de l'intrus. J'aurais pu en demander cinquante, tant nos garçons étaient ardents à la tâche. Les deux volontaires partirent munis de bombes, grimpèrent dans le clocher de l'église et, un quart d'heure plus tard, ils avaient vengé leurs camarades, mettant le Hun en pièces.

Il n'y eut d'ailleurs qu'une voix parmi nos combattants, pour proclamer que ce bonhomme-là, quoique Allemand, était un brave. C'est une oraison funèbre qu'il eut, pour plusieurs raisons, été heureux d'entendre, surtout venant de nous. Les deux grimpeurs de clochers avaient été blessés aussi, légèrement, car le "*sniper*", muni de bombes, lui aussi, s'était défendu à outrance.

XI

UNE DIVISION PRUSSIENNE A LA RESCOUSSE

Le dernier homme tué au parapet par le "*sniper*" fut le soldat Godin, notre cuisinier. Comme il n'y avait rien à cuire, (ni, pour ainsi dire, rien à manger), il avait pris place en ligne avec les autres. On l'enterra sur place, en même temps que les autres morts de la nuit, Canadiens et Allemands.

Dans le cours de la journée du 16, des éléments du 26e bataillon, auxquels s'étaient joints quelques hommes du 22e qui cherchaient par là un dérivatif aux fatigues de la nuit, continuèrent la cueillette des prisonniers, en fouillant les abris du village.

La pêche fut abondante et l'on ramena plusieurs gros poissons. L'un d'eux était le colonel baron von Heuschen, qui fut extrait délicatement d'une cave où il réfléchissait amèrement, en compagnie d'un autre officier supérieur, de son adjudant-major et d'une dizaine de brancardiers, sur la vanité des promesses du Kaiser.

On leur faisait escorte avec tous les honneurs dus à des personnages aussi importants, lorsqu'un obus de 5.9 allemand (ces gens ne respectent rien), vint s'abattre au beau milieu du groupe, envoyant *ad patres* l'adjudant-major et, pour l'accompagner vers l'au-delà, cinq de ses compagnons d'infortune, Monsieur le colonel baron von Heuschen arriva, avec toute sa morgue, devant le colonel Tremblay qui, bien que n'étant ni baron, ni Allemand, ne s'en émut pas du tout et continua à fumer un des excellents cigares que les anciens locataires avaient laissés à leur corps défendant. Le noble baron était un peu énervé par le bombardement de ses frères qui menaçait de l'ensevelir, sous les ruines de sa prison provisoire, malgré que celle-ci fût une ambulance.

Il proposa donc au colonel Tremblay de faire envoyer à nos quartiers-généraux une note écrite et signée de sa main, demandant à l'artillerie allemande de respecter le château et ses alentours.

Le poulet devait être confié à un de nos aviateurs qui aurait été le jeter au-dessus des lignes ennemies d'où il serait probablement arrivé à destination. Le colonel Tremblay déclina l'offre. Il demanda toutefois à son interlocuteur si les Allemands respectaient le drapeau de la Croix Rouge. Certainement, répondit von Heuschen. "Dans ce cas, je vais vous envoyer à l'arrière, avec, pour vous protéger, le drapeau que voici". Et le cortège se mit en marche, un des prisonniers agitant vigoureusement l'étendard-sauvegarde, les prisonniers valides servant de brancardiers pour les prisonniers blessés. Mais Fritz ne respecta pas le drapeau de la Croix-Rouge et la colonne perdit plusieurs de ses membres chemin faisant, au grand dam de l'arrogant colonel dont la parole avait été démentie par ses artilleurs.

Son escorte personnelle se composait du plus petit poilu du 22e. Ils se pressaient vers l'arrière, l'un suivant l'autre, mais baïonnette au canon, le second bien décidé à piquer sa fourchette à une dent aussi profondément que besoin, dans le noble postérieur du premier, en cas de rouspétance du colonel pansu.

Si le noble baron von Heuschen est encore de ce monde, je lui demande humblement pardon de ne pas lui avoir présenté mes hommages en passant près de lui, au cours d'une visite chez le commandant. Je n'avais pas le temps d'être poli.

Le soir du 16, j'eus une agréable surprise: mon lieutenant Greffard revint de son enterrement, complètement remis et demandant de l'ouvrage. Cela ne manquait pas. En effet, cette nuit, nous eûmes de nouveau quatre contre-attaques, précédées chaque fois d'un redoublement de feu d'artillerie.

Le lieutenant Edouard Légaré était aussi arrivé, sur ces entrefaites, avec ses mitrailleurs et, chose plus importante encore, avec trois mitrailleuses et des munitions.

Ces renforts nous furent d'un grand secours pour la lutte que nous eûmes de nouveau à subir, car les Boches étaient plus acharnés que jamais. A la brunante nous voyions leur relève.

Ils avaient amené en ligne la 45e division prussienne de réserve et comptaient bien lui faire reprendre ce que les Bavarois avaient perdu. Ils en avaient surtout contre la carrière qui était en saillant et, partant, plus difficile à défendre, puisqu'on avait toujours un angle mort devant le sommet.

On se battit donc une partie de la nuit, mais, cette fois, notre feu, renforcé, ne les laissa pas approcher à proximité du parapet. Quelques-uns arrivèrent à une vingtaine de pieds, mais ils étaient alors à portée de grenade et on le leur fit bien voir.

Ce fut le matin du 17 que la compagnie B nous rejoignit. Au cours de sa reconnaissance, le major Dubuc avait appris quelle était notre position dans le village et avait donné des instructions précises à Belzile, avant de l'envoyer renforcer Bauset. Celui-ci, culbutant alors les ennemis qu'il avait devant lui, arriva à la route de Bapaume et étendit ses hommes dans le chemin creux, ou il put enfin prendre contact avec Dansereau. La ligne était désormais constituée comme le colonel l'avait voulu.

Malheureusement, à peine cette tâche était-elle terminée qu'un obus de 5.9 éclatait à quelques pas de Bauset qui arrivait dans la carrière pour me faire visite avec Belzile. Frappé d'un éclat à la tête, il tomba, puis, avec l'aide de son lieutenant, il put s'asseoir. Portant la main à son front, il ne put que dire "Oh! je saigne" et il tomba mort dans les bras de Belzile. Comme celui-ci s'empressait pour soigner son chef, il fut blessé, à son tour, d'une balle à la cuisse. La blessure constituait un beau "*blighty*", c'est-à-dire tout juste le petit bobo désiré pour aller se reposer en Angleterre. Malheureusement, il fallut attendre 48 heures avant de pouvoir évacuer le patient. Entretemps, la blessure s'envenima, car les poisons de l'explosion ne pardonnent pas. C'est le tétanos à brève échéance lorsqu'on n'y pare pas et il n'y avait plus de sérum anti-tétanique. En arrivant à l'ambulance, il fallut couper la jambe et, quelques jours après, notre camarade Belzile mourait.

C'était un homme bâti en hercule et un bon camarade. Quant à Maurice Bauset, il était le boute-en-train du régiment, toujours prêt à égayer les amis d'une chanson ou d'un bon mot.

Avec les autres, ils dorment en terre de France pour laquelle ils ont donné leur sang! Elle leur sera légère.

Le bombardement, de part et d'autre, n'avait pas cessé depuis la charge, le 15. La tour de l'église était maintenant abattue et il ne restait pas une maison qui ne fût atteinte. Toutes d'ailleurs ne devaient bientôt plus constituer qu'un monceau de ruines qui, finalement, furent nivelées comme l'était déjà Pozières, derrière nous, et tant d'autres villages de France.

Vers 8 heures de ce matin du 17, un épisode se déroula qui mérite une mention spéciale: Les guetteurs attirèrent mon attention sur le fait que, à environ 200 verges en avant, dans la campagne, près d'un abri au bord de la route de Pys, on voyait remuer ce qui paraissait être un homme. En examinant avec mes jumelles, je vis, non pas un, mais deux Allemands étendus et faisant des signaux de détresse.

Bientôt un troisième rampa péniblement hors de l'abri et se mit aussi à agiter un linge, en poussant des gémissements inarticulés que nous entendions distinctement. C'étaient des blessés laissés pour

compte, pendant la retraite. Depuis deux jours, ils étaient sans soins et sans vivres. Il n'était plus question d'ennemis: c'étaient des hommes qui souffraient.

Je demandai si quelqu'un voulait risquer d'aller les chercher. J'eus vingt offres en une minute. Or, on était en plein jour. Il fallait se rendre là absolument à découvert et en vue des Allemands retranchés a quelque distance. J'ai déjà dit combien l'endroit était repéré et qu'il était impossible d'aller chez Fontaine sans être aussitôt mitraillé et "snipé". Malgré cela, les six braves dont je donne les noms plus bas, partirent sans hésiter; sans armes, naturellement, portant un linge blanc au bout d'un bâton pour indiquer leur mission de miséricorde.

Dans les circonstances, c'était admirable, car ce pouvait être un traquenard. L'Allemand nous avait habitué à en voir d'autres, en démasquant par exemple des mitrailleuses derrière des rangs qui faisaient semblant de se rendre, etc.

D'autre part, en admettant que ce fussent réellement des blessés, il n'était pas certain qu'on laisserait les nôtres se rendre à leur but sans tirer, car les scrupules n'étouffaient ordinairement pas les voisins. Cet acte montre donc le coeur de nos soldats canadiens-français, et le fait qu'il s'agissait d'ennemis relève encore leur dévouement. En effet, il n'était pas question, là, d'un acte de courage accompli dans l'excitation du combat, pour sauver une situation compromise ou un camarade en danger. Ils partirent de sang-froid, méprisant la mort toute proche, pour accomplir simplement un acte de charité chrétienne, parce qu'il y avait là des êtres humains qui souffraient. Et ils ne s'occupaient pas de la couleur de l'uniforme.

C'est probablement aussi la façon dont les Allemands comprirent la chose, car ils ne tirèrent pas sur le parti. Un obus éclata à quelque distance, mais la pièce était à 6,000 verges de là et ceux qui la servaient ne pouvaient avoir vu ce qui se passait. Ils lâchaient leurs coups au juger.

L'expédition se fit en trois. L'un des blessés avait la jambe droite arrachée; depuis 36 heures, il gisait dans le trou, avec un tourniquet de fortune pour arrêter l'hémorragie. Les deux autres étaient atteints à la tête; tous avaient horriblement souffert de la soif. Il était drôle encore de les voir, durant qu'on les rapportait, brandir au-dessus du groupe le drapeau blanc qui leur servait de sauf-conduit. Ils nous donnèrent quelques renseignements, mais rien qui pût nous aider, car ils avaient perdu le contact avec leur unité et ne connaissaient rien au sujet de la position. Ils furent emportés vers l'arrière et j'envoyai au colonel le message suivant: "O.C. 22e;—D11—17-9-16."

"Ayant vu des blessés allemands dans les "*dug-out*" à 200 verges de nos lignes, j'ai demandé des volontaires pour aller les chercher. Les ci-dessous ont répondu et, avec un drapeau blanc, sont allés les prendre. On n'a pas tiré sur le parti, malgré qu'à l'ordinaire on "*snipe*" beaucoup à cet endroit. L'acte de ces hommes fut sublime".

416650, soldat U. Dandurand, Cie A
417296, soldat R. Corriveau, Cie C
416447, soldat L.-P. Caron Cie A
61186, soldat A. Dufour Cie D
61561, soldat R. Fortier Cie C
61600, soldat A. Marquis Cie P

(Signé) Commandant Cie D.

XII

LA TRANCHEE DU LIEUTENANT GREFFARD

Pendant la nuit, ou plutôt à l'aurore, nous avions fait un autre prisonnier qui déclara être un Alsacien enrôlé de force. Il nous donna force détails sur une contre-attaque qui se préparait et ses dires furent confirmés par les événements qui suivirent. Cela nous permit de prendre quelques précautions qui sauvèrent bien des vies, car un homme prévenu en vaut deux.

Aux petites heures du matin, nous reçûmes la visite d'un étranger. Je veux dire de quelqu'un venant d'un monde avec lequel, depuis trois jours, nous n'avions plus eu de communications. C'était le major Clark-Kennedy, du 13e bataillon: un brave entre les braves, qui commanda plus tard le 24e bataillon de Montréal, et y décrocha la Croix Victoria. Il avait été envoyé par le chef d'état-major de la 2e division pour faire rapport sur la situation. Clark-Kennedy n'était pas un officier ordinaire. De la trempe du colonel Tremblay, il aimait à se rendre compte, de visu, de l'état de toutes choses. A eux deux, ils étudièrent une petite partie de plaisir pour varier le programme. Il s'agissait de dégager notre champ d'action.

Devant la carrière et le cimetière s'étendait tout un réseau de petites tranchées, dont la première partait du coin de la chapelle et se terminait par un boyau abandonné, débouchant directement dans le talus de la carrière. Les Boches l'occupaient la nuit ou en cas d'alerte. Le jour, ils se retiraient dans une autre tranchée parallèle, mais plus longue, à une vingtaine de verges en arrière. Tout le long du chemin creux, c'était un dédale de croisillons et de fossés où l'ennemi s'était aussi retranché. Toutefois, nous n'avions aucune idée des forces qu'il nous y opposait.

Il fut donc décidé d'aller nettoyer ces repaires qui nous fatiguaient, car ils étaient à moins de 20 verges de notre propre ligne. Je reçus ordre de prendre avec moi un autre officier et de préparer un groupe d'une cinquantaine d'hommes. Nous devions la nuit venue, ramper silencieusement et nous déployer en prolongement de la ligne nord de la carrière, en dehors et à l'est de celle-ci. A mon signal, on se ruait en avant et nous passions au fil de la baïonnette tout ce qui se trouvait entre cette ligne de départ et la route de Bapaume.

Je demandai donc à Fontaine qui était venu à mon abri pour discuter l'affaire, de m'envoyer un de ses officiers. "Je vais t'envoyer Alex", dit-il. Alex, c'était le lieutenant J. E. A. Dupuis. (Ce fut depuis, le lieutenant-colonel Dupuis, commandant du Royal 22e à Québec; un fils de la vieille ca-

COURCELETTE

Or le colonel, sur la Somme,
Ce jour-là dit: "Debout, les hommes,
Il nous faut, ou morts ou vivants,
Prendre ce village. En avant!"
A travers les trous, les cratères,
Les gars du Vingt-Deux s'élancèrent;
Et les marmites qui assomment
Les criblaient de fer sur la Somme.

Au village de Courcelette,
Dans la rue et les maisonnettes,
Mitrailleuse et fusil braqués,
L'Allemand était embusqué.
Les balles sifflaient la déroute,
Les fils de fer barraient la route,
Et derrière eux les baïonnettes
Les attendaient dans Courcelette.

Mais les poilus du Vingt-Deuxième
Ont bondi d'un élan suprême.
Obus et shrapnels meurtriers,
Rien, rien n'a pu les arrêter.
Ils ont envahi le village,
Et l'arme au poing, au coeur la rage
De voir tomber ceux-là qu'ils aiment,
Voici les gars du Vingt-Deuxième.

Tous ensemble, au soleil couchant,
Ont foncé sur les Allemands,
Avec la baïonnette affreuse,
Et, culbutant les mitrailleuses,
Ont, à coups de lame et de crosse,
Balayé l'ennemi féroce,
Et pris le village, luttant,
Tête nue, au soleil couchant.

Ils ne sont pas tous revenus,
Et beaucoup dorment, inconnus,
Drapés dans leur seule vaillance;
Mais ils dorment au sol de France.
L'âme de la Mère-Patrie,
Qui chante en la glèbe fleurie,
Berce à jamais d'un chant ému
Ces fils qui lui sont revenus.

Ils étaient bien de notre race,
Ces coeurs vaillants, âmes tenaces,
Qui, le quinze septembre au soir,
Tombaient pour le plus grand devoir!
Leurs voix pour toujours se sont tues,
Mais nous dresserons leurs statues
Et nos enfants suivront la trace
De ces héros de notre race!

Major GUSTAVE LANCTOT

pitale et un gars solide au poste, qui fut de tous les coups durs auxquels le 22e prit part. Il fut, dans la suite, mon successeur au commandement de la compagnie B. J'aurai souvent l'occasion d'en reparler ailleurs).

L'idée de nos chefs ne visait pas précisément une promenade militaire. Tous, nous avions pu juger qu'il y avait autre chose que des enfants d'école dans ces positions et que, de ces autres choses, il y en avait des tas. Fontaine m'a, plus tard, raconté ceci: "Lorsque je suis arrivé à Alex ce jour-là", dit-il, "je n'ai pas osé lui expliquer ce dont il s'agissait; je lui ai simplement dit: Ch. te demande dans la carrière." Puis je lui ai serré la main bien fort, ce qui lui a fait me demander s'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Je l'ai regardé partir avec l'intuition bien nette que je ne le reverrais jamais."

Ainsi parla Fontaine et, de fait, je puis bien dire, après l'expérience que nous eûmes ce soir-là, que je n'aurais jamais eu l'occasion d'écrire ce récit si... vers 3 heures de l'après-midi, je n'avais reçu le message suivant du colonel:

(Traduction) Au Commandant D. Opération locale pour ce soir contremandée par suite de la relève d'une partie de notre ligne par le 26e bataillon qui prend charge depuis la droite du cimetière jusqu'à la route de Bapaume. Je vous envoie les rations qui ont été apportées par une corvée du 24e. Il y a aussi une ration de rhum. Contrôlez bien ce que vous recevez et attendez des ordres avant la distribution. Je vous verrai chez vous dans une heure.

(Signé) Tr. C. Tremblay, O.C.S.S.

Cette note toute maculée de boue, que je conserve comme les autres, nous sauva la vie, sans aucun doute. Le commandant et le major Clark-Kennedy, après nous avoir quittés, avaient étudié de nouveau la situation et avaient décidé que c'était pure folie que de tenter pareille aventure. Quelques heures plus tard, nous avions la preuve "palpable" d'une concentration considérable de troupes allemandes dans toute cette partie du secteur. Nos 50 hommes et nous, on aurait été bien reçus! Néanmoins l'idée de s'amuser un peu ne fut pas abandonnée et l'on joua à Fritz un tour auquel il ne s'attendait pas: J'ai parlé plus haut de cette petite tranchée, coupant en oblique du talus de la carrière à la chapelle du cimetière. Le colonel Tremblay et le major Clark-Kennedy décidèrent que l'on s'en emparerait. Et cela fut fait.

Ce n'était d'ailleurs qu'une partie du plan qui remplaçait la première proposition, celle que le message du colonel avait annulée. Confirmant le rapport de mon prisonnier alsacien, d'autres renseignements recueillis ailleurs avaient montré que les effectifs nous faisant face étaient trop nombreux pour être défaits par un petit détachement. Au lieu de prendre l'ennemi en flanc, on allait procéder au dégagement par une attaque de front générale, depuis la route de Bapaume jusqu'en haut de la carrière. Notre rôle consistait à enlever la petite tranchée. Greffard, le ressuscité, fut chargé de l'expédition.

Quatre heures était le moment fixé pour l'attaque. Elle fut précédée d'un bombardement d'artillerie intense, car la communication avec nos gens de l'arrière était maintenant rétablie. Au préalable, je combinai avec Greffard d'éviter la casse autant que possible, et voici ce que l'on fit. J'ai dit que la tranchée objectif était occupée durant la nuit par les Allemands qui se retiraient le jour dans une autre parallèle. Cette tranchée communiquait avec la carrière par un fossé abandonné. Nous partîmes, Greffard et moi, en reconnaissance, une première fois, tout le long de la tranchée ennemie, vide, pour le moment, de ses occupants. Elle n'avait pas quatre pieds de profondeur et il nous fallait avancer en rampant, car on entendait la voix sourde des guetteurs allemands à quelques verges. Nous allâmes ainsi jusqu'au bord du petit chemin, en haut du cimetière, près des débris de la chapelle; puis nous revînmes sur nos pas, certains que la voie était praticable et notre idée également. Puis, suivis de trois hommes qui emportaient une mitrailleuse, nous reprîmes le même chemin, en prenant plus de précautions encore que la première fois, pour ne pas être signalés, car cela aurait tout gâté. Nous installâmes notre "moulin à café" à l'extrémité de la tranchée, à dix pieds de la chapelle, puis, laissant Greffard sur place, je retournai à la carrière d'où j'envoyai, les uns après les autres, une trentaine d'hommes pour occuper la tranchée, après leur avoir expliqué le plan. On compléta la garnison par une deuxième mitrailleuse à l'angle de la carrière et de la tranchée que nous avions ordre de prendre et qui, en fait... se trouvait ainsi déjà prise.

Lorsque le feu de barrage préliminaire d'artillerie commença, à 4 heures, la garnison boche quitta précipitamment la tranchée de soutien pour venir occuper son poste de combat en avant.

Ils n'eurent pas même le temps d'être stupéfaits. Mitraillés des deux extrémités, accueillis en front par la fusillade de nos gars qui s'en donnaient à coeur joie, ils tombèrent fauchés en grand nombre. Les survivants s'enfuirent comme s'ils avaient eu le diable, leur cousin, à leurs trousses, sauf une équipe de leurs mitrailleurs qui engagea le combat avec les nôtres et tint pendant plus d'un quart d'heure, nous causant plusieurs pertes, dont le brave Charles Greffard qui fut blessé. Nous attendions dans la carrière, prêts à prêter main-forte, si besoin en était. Je vis tout à coup Greffard dévaler en bas du talus en criant: "On l'a! on l'a!!

"Qu'as-tu", dis-je? "un blighty?" (la petite blessure bienheureuse, prélude du séjour à l'hôpital, chez les infirmières aux mains d'anges). "Mais non", répondit-il, "on l'a, la tranchée".

"Mais tu es plein de sang".

"Ca c'est un détail. As-tu un coup de rhum? car il faut que je retourne".

"Attends du moins que l'on te soigne".

"Oui, mais fais vite, car je n'ai pas le temps."

Je fendis la manche de sa tunique et de sa chemise. Il avait à l'épaule une blessure assez profonde qui saignait beaucoup. Je tamponnai copieusement à la teinture d'iode et fis un pansement provisoire. J'avais à peine terminé que le courageux garçon (un autre père de famille), retournait à son poste, dans "sa" petite tranchée.

La mitrailleuse boche avait cessé le feu, mais les obus de 77 cherchaient la ligne, et, deux fois, démolirent l'équipe des mitrailleurs du sergent Gauthier qui finalement, blessé lui-même, céda sa place

L'épargne
construit des tanks

Jamais encore l'épargne individuelle n'a été d'une importance aussi vitale dans l'histoire de notre pays. Chaque dollar que nous pouvons épargner contribuera à nous assurer la victoire dans le conflit actuel.

Pour écraser l'ennemi et assurer à l'Empire une paix victorieuse, il nous faut une machine de guerre moderne, bien organisée et capable de frapper des coups décisifs. Mais les sacrifices individuels, le renoncement et l'épargne sont essentiels pour arriver à construire une telle machine.

Prenez donc la résolution d'épargner d'ici à ce que nous ayons gagné la guerre. Surveillez vos dépenses. Faites-vous une réserve de dollars à même vos revenus courants. Epargnez pour la victoire.

➔ **Cette brochurette vous aidera à épargner**

Le Budget simplifié de la Banque Royale du Canada vous indique comment dépenser suivant vos revenus, comment épargner en budgétant vos dépenses. Demandez-en une copie gratuite à la succursale la plus proche.

La BANQUE ROYALE du Canada

au sergent Steurn. Celui-ci et ses hommes écopèrent à leur tour et furent mis hors de combat ainsi que leur "Lewis-gun". J'ai, dans ce que j'appelle "mon musée", avec bien d'autres souvenirs, y inclus mon pistolet brisé et le fusil de l'Allemand qui me blessa, le magasin, percé d'un éclat d'obus, de cette mitrailleuse qui fut blessée, elle aussi, à Courcelette.

Sur notre droite pendant ce temps, cela "bardait" aussi. Le colonel Tremblay sous les ordres de qui s'étaient placés les commandants de trois compagnies du 24e, le battaillon en réserve, leur avait donné la tâche d'attaquer les tranchées à l'est du chemin creux. C'était les compagnies A, C et D, sous les ordres, respectivement, des capitaines H. D. Kingston, C. F. Ritchie et major J. A. Ross. Leur quatrième compagnie, commandée par le capitaine A. L. S. Mills était attachée au 25e et ne participa pas à l'attaque. Celle-ci n'eut pas le même succès que chez nous, en ce sens que les troupes d'assaut de deux compagnies durent revenir à leur point de départ après avoir essuyé de lourdes pertes. Le capitaine Kingston, entre autres, y perdit une jambe et un bras, arrachés par un obus. La compagnie C atteignit son objectif et s'y consolida, après avoir tué ou fait prisonnier un grand nombre d'adversaires. — A droite, chez Fontaine et au 25e, ils maintinrent pendant toute notre action une vive fusillade qui avait pour but de faire diversion et d'occuper les Allemands de ce côté. Il n'y eut donc pas de charge là, car les lignes y étaient nettement séparées et il n'y avait rien à enlever à proximité.

On reprit haleine, une fois encore et, de part et d'autre, nous léchâmes nos plaies.

Notre ligne s'étendait maintenant jusqu'à la chapelle du cimetière, mais là, elle cessait brusquement, puisque le champ des morts, quoique totalement démoli, était inoccupé et que, au delà, les Allemands gardaient leurs positions.

C'était mieux, tout de même, que d'avoir une tranchée à angle droit, comme auparavant.

XIII

L'ULTIME EFFORT DE L'ENNEMI

L'après-midi, un parti de travailleurs du génie, (5e compagnie) était arrivé, envoyé de la brigade, pour consolider la tête du saillant que constituait la carrière; ils se mirent à l'oeuvre en avant de notre parapet, entre les deux contre-attaques, mais presque aussitôt, les travailleurs ayant été repérés au moyen de fusées éclairantes, l'artillerie ennemie déclencha sur le "strong point" un bombardement qui eut tôt fait de réduire l'effectif. Le chef du parti abandonna son projet et commença un autre ouvrage dans le petit bois en arrière de la carrière. Ce retranchement devait servir en cas d'abandon de notre position. On ne l'utilisa pas cette fois-là.

Vers sept heures du soir, les Allemands contre-attaquèrent à leur tour; mais cette tentative suprême, plus violente que toutes celles qui l'avaient précédées, ne réussit pas davantage.

Comme prélude ordinaire, l'artillerie nous arrosa littéralement avec des 5.9. Cette fois, ils avaient la portée exacte et les marmites tombaient en plein dans la carrière.

Comme la danse commençait, je remarquai un groupe très animé où l'on criait beaucoup. Un sergent vint à moi et m'expliqua qu'un des hommes, celui qui avait été posté pour garder les rations l'après-midi, avait eu un moment de faiblesse "morale", bien compréhensible et s'était compromis en des relations trop intimes avec une des cruches de rhum, ce qui, étant pour ainsi dire à jeun, comme nous tous, d'ailleurs, l'avait assommé sur le coup. Il venait de se réveiller et l'on n'en venait pas à bout. Brandissant son fusil chargé, il "menait du train", croyant voir des Allemands partout.

"On cherche" dit le sergent, "à lui enlever son arme, car il va faire un malheur; mais il est presque enragé." Je m'approchai de l'homme et voulut parlementer. Peine perdue, il hurlait de plus en plus fort, prêt à tirer.

"Et iousqu'il est le m... Kaiser, que je l'tûse" ?

Comme le temps pressait, car, à défaut du Kaiser, ses soldats n'étaient pas loin, je pris les grands moyens fonçant droit en avant, j'envoyai mon poing gauche entre les deux yeux du braillard qui s'étendit de tout son long. Il se releva péniblement et, subitement, eut le vin triste:

"J'veux m'battre, moé", dit-il en pleurnichant.

"Bon, bin, t'es correct là, t'es battu," répondit Harvey qui, depuis la veille me servait de messager.

Tous éclatèrent de rire, y inclus le colonel qui était arrivé vers la fin de l'exécution. Après lui avoir enlevé son fusil, on laissa le poivrot réfléchir au danger de jouer avec les armes à feu. Il eût mieux valu pour lui (et pour nous), qu'il fût resté au pays des rêves, car, durant l'action, comme on ne s'occupait plus de lui, il fut repris de son idée de combattre. Il s'approcha du talus et voulut "garocher" une bombe à l'objet de ses cauchemars, Fritz.

N'ayant, dans son cerveau brouillé, qu'une vague idée des proportions, il calcula mal son jet et lança, d'une main peu assurée, le projectile qui frappa la partie supérieure du parapet, retomba dans la carrière et fit explosion à ses pieds. Le malheureux fut mis en pièces, pendant que deux de ses camarades étaient gravement blessés par des éclats de la grenade.

Pendant que tout ceci se passait, on s'était empressé de garnir la ligne de feu, pour défendre, une fois de plus notre prise.

Nous venions justement de recevoir un renfort qui nous fut d'un grand secours. C'était un mortier de tranchée (Stoke gun) envoyé de la brigade. Le commandant de la pièce, le capitaine Walsh, se fit tuer par un obus comme il arrivait dans la carrière. Le lieutenant, son assistant, vint se mettre à ma disposition. Il fut plus que bienvenu. Je lui demandai de placer sa pièce immédiatement en action. Il n'avait avec lui que 25 projectiles, car ce sont des obus de 11 livres qu'il avait fallu apporter à dos d'hommes, en plus du léger canon.

Le colonel Tremblay était arrivé sur ces entrefaites, ainsi que je l'ai dit. Tout naturellement, avec cette simplicité qui plaisait tant aux hommes, il prit place à mes côtés, au parapet, pour surveiller la charge de l'infanterie prussienne et faire le coup de feu avec nous.

XIV

LA RELEVE — LE RETOUR

Dans le ravin tout proche, il y avait deux canons de campagne, abandonnés par l'adversaire, lors de la retraite du 15, et, près du chemin creux, une autre pièce de 4.1, avec de nombreux projectiles. Lors de notre arrivée, je l'avais proclamée, in petto, prise de guerre du 22e et marquée comme telle . . . à la craie.

J'en fis mention dans le rapport sur le matériel pris à l'ennemi que demanda le major de brigade. Ceux qui nous remplacèrent eurent la vie plus aisée que le 22e, parce que la ligne se consolidait; ils profitèrent de leur séjour pour poinçonner le canon à leur numéro et c'est ainsi qu'il leur fut compté comme butin, avec les deux autres dont j'ai parlé plus haut.

Les nouveaux venus avaient apporté des cages contenant quelques pigeons pour servir de messagers. Je songeais, à part moi, que ces oiseaux nous auraient été d'un grand secours durant la période où nos communications avec l'arrière étaient coupées, et même après cela . . . comme fricassée.

Enfin, ayant tout vu, mon remplaçant se déclara prêt à prendre charge et, en conséquence, je fis rapport à mon chef. Fontaine venait d'arriver, ayant aussi passé la main. Après avoir échangé les signatures de prise et de remise exigées par les règlements, nous reçûmes du colonel Tremblay notre exit et l'ordre de rejoindre, par petits groupes, la base du régiment, à l'arrière.

Le 22e bataillon canadien-français avait fait son devoir jusqu'au bout. Il avait accompli toute la tâche qui lui avait été confiée et, comme je l'avais dit au colonel Tremblay dans mon deuxième message, son commandant et la province de Québec pouvaient en être fiers.

Quant à moi, je cessais d'être responsable de la position confiée à ma garde.

Devant ce fait, la force qui m'avait soutenu jusque là, comme une grâce d'état, m'abandonna. Et, tout d'un coup, je réalisai que, depuis trois jours, je n'avais pas dormi, n'en ayant pas eu le temps. Comme nourriture, j'avais, par ci par là, grignoté quelques bouts de biscuits allemands, trouvés dans un abri où il y avait des morts et un grand chat roux qui semblait les veiller.

Pour comble, ma blessure envenimée me causait des élancements très douloureux dans tout le bras. Aussi le retour fut-il horriblement long et fatigant. Jamais, au cours de mon existence, je n'ai été terrassé par une pareille dépression et je crois, en disant cela, exprimer les sentiments de tous mes compagnons. Il nous fallut près de trois heures pour parcourir les cinq kilomètres (trois milles) qui nous séparaient des camarades.

Il y avait d'abord à traverser le village que messieurs les Boches continuaient à détruire consciencieusement avec de l'artillerie lourde, pour y faire la vie intenable à ceux qui le leur avaient repris. A tout instant, il fallait s'abriter contre un pan de mur à moitié démoli déjà, pour parer, autant que possible les marmites et leurs éclats. Il n'y avait plus une maison debout. Par une immense brèche dans la façade de l'église, dont le clocher était complètement écroulé, on apercevait en passant, à la lueur des fusées, un grand Christ qui pendait lamentablement par un bras et qui semblait affreusement triste en contemplant toute cette misère.

On se pressait autant que la prudence le permettait, car il eût été pour le moins ennuyeux de se faire tuer, ou même estropier en retournant, après avoir nargué la mort tant de fois, durant l'action. On arriva enfin dans les champs qui avaient, eux aussi, leur part de mitraille. A gauche, à une centaine de pieds, un amas rougeoyant d'où d'échappait un tourbillon de fumée et, de temps à autre, quelques flammèches. Il y avait là des restes d'un mastodonte qui achevait de se tordre dans les convulsions d'une agonie qui durait depuis quarante-huit heures. C'était un tank, baptisé "Crème de menthe", un des nouveaux engins de guerre qui avaient fait leurs débuts le matin du 15, contribuant, pour une bonne part, au succès de l'assaut, en semant la terreur dans les rangs allemands dont ils méprisaient la fusillade, les mitrailleuses et même l'artillerie de campagne. Celui-ci avait été frappé d'un coup direct de 5.9; l'équipage tué; les munitions avaient sauté et le réservoir d'essence avait fait explosion. L'huile brûlait depuis des heures, léchant la carcasse du monstre et achevant de carboniser ses servants.

Depuis minuit, il pleuvait. C'était une pluie toute fine qui faisait du bien à nos têtes enfiévrées mais qui avait, petit à petit, rendu excessivement glissant le terrain, fait d'argile et de craie. De plus, le sol était criblé comme une écumoire, de trous, de cratères dont certains semblaient de vrais abîmes. Ils étaient si nombreux qu'il n'y avait presque pas moyen de les contourner. C'est que, depuis plusieurs jours, l'artillerie des deux côtés, n'avait pas cessé d'envoyer des projectiles de tous les calibres. On marchait comme dans un rêve, ou plutôt comme des ivrognes, dégringolant dans les trous, patinant pour en sortir, s'aidant des mains, des genoux. On rencontrait au fond, des débris de toutes sortes, des choses sans noms, des corps humains à moitié enterrés, sanglants et gluants contre lesquels on trébuchait et avec qui on échangeait des accolades involontaires. Nous n'en faisions d'ailleurs plus de cas, car ils étaient trop nombreux. C'est que, durant les quatre derniers jours, on n'avait pu nettoyer le champ de bataille sans cesse soumis à un feu intense. On ne pouvait, n'est-ce pas, risquer d'autres vies pour recueillir des morts qui avaient devant eux toute l'éternité et à qui il importait peu, en somme, d'être un peu plus ou un peu moins déchiquetés.

C'est ainsi que, titubant, cahotant, boueux, transis par le froid du matin, avec des barbes de quatre jours, les yeux au fond des orbites, nous arrivâmes à un croisement de chemins où des membres dévoués de la Y.M.C.A. servaient du café chaud!. . . J'ai pris souvent, en congé à Paris, des demi-tasses au Café de la Paix, en regardant défiler, place de l'Opéra, la foule des promeneurs. On les payait cher, d'ailleurs, mais elles n'atteignaient pas à la hauteur de leurs soucoupes, comparées au contenu du bol en fer émaillé que nous tendit un padre souriant au milieu d'un paysage désolé et tourmenté, dans le jour qui pointait comme à regret, en ce matin pluvieux de septembre.

Ragaillardis, les déchets sales, mais victorieux du 22e se remirent en route, par petits paquets et, après une autre demi-heure de marche, sur renseignements pris chemin faisant, nous arrivions à un abri où nous attendaient impatiemment les autres officiers du régiment. Bien entendu, la joie du succès était tempérée par la pensée de ceux des camarades qui avaient dû se sacrifier pour que ce résultat fut possible.

Des 26 officiers qui avaient pris part à la bataille, les rescapés étaient, à part le colonel Tremblay, Charles Fontaine, Alex. Dupuis, Wes. Baillargé, Edouard Légaré et moi. Il faut y ajouter, comme je l'ai dit déjà, le capitaine Raoul Brault, notre médecin, qui avait suivi le 25e sur notre gauche et s'était dépensé sans compter, au service des blessés de l'unité soeur.

Dans la "cagna", le major Dubuc, le major Charles de Lanaudière, les capitaines J.-P.-U. Archambault, J.-C. Sylvestre et Lambert Laviolette, "payaient la traite".

Je n'avais jamais bu d'alcool de ma vie et je n'en ai pas touché depuis, mais ce jour-là, j'avalai sans sourciller, un grand demi-verre à bière de Whisky, "Black and White". Cela passa comme du petit lait et je n'en fus pas incommodé le moins du monde, sinon que je dormis dans un trou, sur la terre nue, avec mon sac comme oreiller, pendant près de 24 heures. Je crois que les autres en firent tous autant. Je fus réveillé le jour suivant par mon ordonnance. Il m'annonça qu'il était question de partir ce jour-là, vers 9 heures du matin, pour aller reconstituer le régiment dans une région de l'arrière où il y avait des lits et où "ça" ne bombardait pas.

Ce qui restait de la 5e brigade, c'est-à-dire pas tout à fait l'effectif d'un bataillon, était réuni prêt à partir, lorsque le colonel Tremblay arriva avec le colonel Hilliam du 25e, notre voisin de gauche dans la ligne.

Les deux soldats héroïques reçurent une ovation dont leurs oreilles doivent encore tinter quand ils y pensent, les hommes, qui, avec eux, venaient d'affronter tant de fois la mort, hurlaient, pleuraient, en brandissant leurs armes, comme en délire.

Notre première étape vers la tranquillité provisoire fut le village de Bouzincourt, à quatre kilomètres d'Albert, dans la direction de Doullens. C'est là qu'eut lieu le décompte de l'opération des derniers jours. Archambault avait, naturellement, repris le commandement de sa compagnie, la D, ainsi que Sylvestre pour la A. Il s'agissait de remplacer les deux commandants tués, Bauset et Lefebvre. Fontaine, nommé capitaine, fut désigné pour prendre la place du dernier et je devins commandant de la compagnie B.

C'est lettre fatidique au 22e. En effet, c'est cette compagnie qui avait perdu le plus de monde dans la bataille. De plus, chose bizarre, les quatre officiers tués qui en faisaient partie avaient tous des noms commençant par un "B". "Bauset, Beaudry, Binet, Belzile." Des trois morts au Champ d'Honneur avant de descendre à la Somme, deux étaient aussi des "B" de la "B": Antonio Beaubien et Jacques Brosseau. Le troisième était le major Roy. Fatalité, dira-t-on!

C'est donc à Bouzincourt, dans une grange à moitié détruite, que je pris contact avec ma nouvelle unité. Je débutai par un triste devoir qui demeurera tant que je vivrai, gravé dans ma mémoire: "l'appel après le combat".

On était au cantonnement depuis une heure. Les hommes étaient harassés, sous le coup de la réaction inévitable, après un pareil effort physique et moral. Je ne fis donc pas former les rangs, mais je demandai de faire attention. Ils étaient répartis dans les deux étables, en bas, et dans le grenier à foin, le tout d'un seul tenant, séparé par des cloisons à claire-voie.

Je priai d'abord les sous-officiers survivants de descendre à mes côtés. Ils vinrent tout de suite, ou plutôt, "il vint". De tout le cadre, en effet, il ne restait plus un seul sous-officier et il n'y avait qu'un caporal suppléant, nommé Hedman, plus le sergent-quartier-maître, Lacasse, chargé du ravitaillement, (mais il n'avait pas pris part à l'action). Comme il fallait faire flèche du peu de bois que nous avions, Hedman fut immédiatement promu au rang de sergent, faisant fonctions de sergent-major.

L'appel funèbre commença. Je criais les noms, Lacasse inscrivait en regard, sur une autre liste, le résultat de l'investigation: Présent, blessé, tué, manquant.

"Un tel..." Présent, Monsieur.

"Barb...", un silence, puis, dans le foin, un homme se soulève sur le coude: "Il a été blessé à côté de moi dans le barrage".

"Tu es sûr"? "Oui, monsieur, il s'est ramassé et est parti en soutenant son bras cassé." "Bon, marquez sergent, — Blessé".

"Dur..." Un silence plus long...Rien..."Personne n'a vu Dur...? — Pas de réponse! — Inscrivez-le "manquant".

"Latr..." Deux voix à la fois annoncent qu'il a été mis en pièces par une grenade, en se battant dans le village. On peut donc le porter "tué".

"Crem..." — Nous l'avons enterré dans la carrière; pas de doute quant à son sort.

"Perr..." "Ah! oui, "tit Jos". "On était ensemble, monsieur, près du petit chemin, quand il est arrivé un gros obus qui a fait explosion drette sur nous. J'ai été renversé. Quand je me suis relevé, "tit Jos" n'y était plus."

"Marquons disparu, supposé tué."

"Reg..."? Une grosse voix répond d'en haut, dans le foin: "Monsieur, j'ai assommé d'un coup de crosse un Fritz qui l'avait troué d'un coup de baïonnette. Entré en avant, ça lui sortait entre les épaules. Il est bien mort."

"Un autre tué, sergent."

Et l'appel continue, avec, de temps en temps, mais rarement, un "présent", qui semble presque s'excuser, alors que tant d'autres ont disparu.

Le décompte terminé, sur une liste de 210 noms, il reste en tout, 33 hommes valides à l'effectif de la compagnie B!...

. . . . . .

Le récit qu'on vient de lire n'est pas un conte, c'est une tranche de vie ou plutôt une tranche de mort, entrelardée de gloire. Je regrette d'avoir dû laisser de côté bien des actes de bravoure, parce que je me suis tenu dans le cadre de ce que je puis affirmer. Mes compagnons de tranchée voudront bien me pardonner; ils savent que si j'avais donné le nom de tous ceux qui se distinguèrent à Courcelette, il m'aurait fallu citer à peu près tous ceux qui y prirent part.

J'ai nommé les officiers. Est-ce à dire qu'ils ont eu plus de mérite que les simples troupiers? Non pas; c'est tout simplement parce que les premiers étaient plus en vedette, par leur responsabilité, mais parce qu'ils tombaient d'une façon anonyme, les seconds n'avaient que plus de mérite à bien se battre et à bien mourir.

Le 22e revenait boueux, sanglant, épuisé, mais il rapportait, pour la race, de la gloire plein le casque, de la fierté, plein le coeur.

Les Régiments Canadiens-Français de l'Armée active

LE ROYAL 22e REGIMENT

Le 22e Bataillon fut formé à Montréal, à l'automne de 1914, sous le commandement du colonel F.-M. Gaudet, C.M.G. Instruction au camp de Saint-Jean, P.Q. Mars 1915, Amherst, N.E. Mai 30, arrivée au camp de East Sandling, Angleterre. Septembre 15, arrivée à Boulogne, France. Premier secteur du front: Mont Kemmel. Tableau d'honneur:

"MONT SOREL", "SOMME, 1916-1918"; "FLERS-COURCELETTE", "Thiepval", "Ancre-Heights", "ARRAS, 1917-1918", "VIMY, 1917", "Arleux", "Scarpe, 1917-1918", "Côte 70", "Ypres, 1917", "PASSCHENDALE", "AMIENS", "Ligne Hindenburg", "Canal du Nord", "CAMBRAI, 1918", "Poursuite à Mons", "FRANCE ET FLANDRES, 1915-1918".

Quatre mois d'occupation à Bonn, Allemagne. En 1920, le 22e Bataillon devient une unité de la milice permanente du Canada, sous le commandement du lieutenant-colonel H. Chassé, M.C. En 1921, S. M. le Roi lui décerne le titre de "Royal 22e Régiment". A la déclaration de la guerre, 10 septembre 1939, le Royal 22e est mobilisé. Première division; commandant, le lieutenant-colonel Percy Flynn, A.D.C. En Angleterre, le régiment eut l'insigne honneur de monter la garde, auprès de son roi, au palais de Buckingham.

LES FUSILIERS MONT-ROYAL

Fondation du régiment, 1869. Tableau d'honneur: Seconde tentative d'invasion des Féniens, 1885. Campagne du Nord-Ouest, 1899. Guerre Sud-Africaine. De 1914 à 1918, dix mille officiers et soldats des "Carabiniers Mont-Royal" permutèrent de ses rangs pour contribuer à former ceux du 22e, du 14e, du 41e, du 69e, du 150e, du 163e et du 178e bataillons. Ce magnifique régiment d'élite fut d'abord connu sous le nom de "65e Régiment", puis on le nomma le "Mont-Royal Rifles", pour l'appeler ensuite "Les Carabiniers Mont-Royal". En 1932, il se constitua en fusiliers et prit alors l'appellation actuelle de "Fusiliers Mont-Royal". Premier commandant, en 1869, le lieutenant-colonel J. Beaudry, avec quartiers au vieux marché Bonsecours. Le régiment occupe son arsenal de l'avenue des Pins depuis 1910.

En 1939, sous l'habile direction de son commandant actuel, le lieutenant-colonel Paul Grenier, E.D., les Fusiliers Mont-Royal n'ont pas tardé à recruter un premier bataillon qui occupe un poste avancé en Angleterre. Avant d'atteindre les îles britanniques, le régiment fut caserné en Islande, le "pays des glaces", où il s'employa à la fortification de l'île. Sa devise: "Nunquam retrorsum".

LE REGIMENT DE MAISONNEUVE

Issu du 21e d'Infanterie légère du Richelieu, c'est à Laprairie, en 1880, que fut formé le 85e, ainsi qu'on appelait alors le Régiment de Maisonneuve, par le lieutenant-colonel Julien Brosseau, père du lieutenant-colonel Paul Brosseau, E.D., commandant actuel du bataillon en service outre-mer. Le 85e fut d'abord un régiment rural dont les camps d'instruction se trouvaient à Laprairie et aux Trois-Rivières. Mobilisé en 1914, le 85e a fourni à l'armée active de la Grande Guerre 70 officiers et plus de 4,000 hommes.

Réorganisé en 1920, le 85e prit en 1921 le nom de Régiment de Maisonneuve, avec les armes du fondateur de Montréal. Sa devise: "Bon coeur et bon bras". Ses commandants furent tour à tour les lieutenants-colonels Hercule Lefebvre, C.-A. Brosseau, Joseph Brosseau et Robert Bourassa. Ce dernier, la guerre actuelle déclarée, mit rapidement son régiment sur le pied de guerre et le conduisit en Angleterre en septembre 1940. Atteint d'une grave maladie, il dut rentrer au pays, pour être remplacé par le lieutenant-colonel Paul Brosseau.

LE REGIMENT DE MAISONNEUVE
BON COEUR ET BON BRAS
FMR
NUNQUAM RETROFERUM
REGIMENT CANADIEN FRANCAIS
22
JE ME SOUVIENS
LE REGIMENT DE CHATEAUGUAY
TOUJOURS PRET
ADSUM
RTR
THREE RIVERS
INFANTERIE DE JOLIETTE
83
QUEM TIMEBO
LE REGIMENT DE STE HYACINTHE
HONNEUR ET DEVOIR
LES FUSILIERS DE SHERBROOKE
DROIT AU BUT

LE REGIMENT DE LA CHAUDIERE

Les origines du Régiment de la Chaudière remontent à la milice du seigneur Taschereau, sous le régime français. Quant au régiment actuel, il fut fondé en 1936, comme régiment de mitrailleurs. Mobilisé pour le service actif en 1939. Sa devise: "Plus solide que l'airain." Ses commandants furent: le lieutenant-colonel J.-L. Reiman, le lieutenant-colonel G.-R. Bouchard et, depuis 1941, le lieutenant-colonel, J.-J. Chouinard. Ce régiment appartient à la 3e division de l'armée active du Canada.

LES VOLTIGEURS DE QUEBEC

Régiment fondé en 1862. Premier commandant, le lieutenant-colonel Charles de Salaberry, fils du héros de Châteauguay. Troisième commandant (1866), le lieutenant-colonel C.-Eug. Panet, père du Brig.-général E. de Bellefeuille Panet commandant du M.D. 4. Etats de service: 1865, Affaire du Trent. 1866 et 70, Invasion Fénienne. 1885, Campagne du Nord-Ouest. 1899, Guerre Sud-Africaine. 1914, Bataillon mobilisé au complet. Morts au champ d'honneur ou des suites de leurs blessures: 2 officiers et 175 sous-officiers et soldats. Le 18 mai 1941, le régiment des "Voltigeurs de Québec" fut mobilisé pour service outre-mer. Son effectif, presque au complet, est actuellement dans un camp d'instruction de l'Est du Canada. Devise: "Force à Superbe — Mercy à Faible."

Autres régiments de l'armée active: Le "Sherbrooke Fusiliers Regiment", ancienne unité canadienne-française de la ville de Sherbrooke, formée en 1910, sous le nom de 54e Régiment. Au début de la guerre, les Fusiliers de Sherbrooke unirent leur destinée à celle du Sherbrooke Regiment pour former le S.F.R. — Le Régiment de Trois-Rivières (tanks), fondé en 1871. Actuellement, le "12th Army Tank Battalion" (Three Rivers Regiment). Devise: "Adsum". Le "Régiment de Hull" vient aussi d'être mobilisé (6e division).

Ce résumé de l'historique de nos régiments d'active est emprunté, avec la permission de la Cie Northern Electric Limitée, à "La Revue du Québec", livraison de juillet 1941.

L'arrivée du 22e à Boulogne

(15 septembre 1915)

par le major Maurice Dubrule

Les officiers, sous-officiers et soldats du premier 22e célèbreront aussi, les 13 et 14 septembre 1941, le vingt-sixième anniversaire de l'arrivée du régiment à Boulogne-sur-Mer, France. Le 22e, caserné à Sandling, comté de Kent,—surnommé Saint-Lin par nos gars,—depuis le premier juin 1915 s'embarqua le 15 septembre pour la France.

Dans l'après-midi, le régiment quitta Folkestone à bord d'un traversier à destination de Boulogne-sur-Mer. Sous un ciel radieux d'automne et par une mer d'huile, le régiment canadien-français traversa la Manche. Au départ, nous aperçûmes le cap Gris-Nez, si souvent mentionné aujourd'hui dans les communiqués britanniques. C'était la France! Chacun se sentait tout ému de fouler pour la première fois le sol que nos aïeux avaient quitté pour fonder la Nouvelle-France. Une joie ardente et respectueuse s'empara de nous. Au fur et à mesure que se faisaient plus proches les côtes françaises, l'impatience du débarquement se faisait plus bruyante.

La curiosité des Boulonnais présents au débarquement était piquée au vif. Ces braves cousins de France se demandaient quels pouvaient être ces soldats britanniques qui parlaient français. Nos gars ne tardèrent pas à les renseigner. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans Boulogne. La foule eût tôt fait de se multiplier. Boulonnais et soldats canadiens-français se sentirent tout de suite liés d'amitié.

Soudain retentit un commandement du colonel F.-M. Gaudet: "Present Arms!" Nous présentâmes les armes à un drapeau français qui flottait sur le mât d'un navire. C'était le salut du Canada français à toute la France. Après quoi, une voix de stentor s'éleva des rangs du 22e, monta comme une prière et troubla profondément Français et Canadiens:

"O Canadiens rallions-nous . . .

Tout le régiment, comme électrisé, reprit à l'unisson le refrain:

"Et près du vieux drapeau

"Symbole d'espérance . . .

Quand, à l'unanimité, les militaires du 22e eurent crié leur fidélité à leur sang et chanté les dernières paroles du refrain:

"Ensemble, prions à genoux

"Ensemble, prions à genoux

"Vive la France!"

l'émotion fut trop grande, les larmes coulèrent. Puis l'on entonna:

"Jadis, la France sur nos bords

"Jeta sa semence immortelle . . ."

Le régiment défila ensuite dans les rues de la ville. Musique en tête, sur l'air de "O Carillon". Entre deux haies de spectateurs enthousiastes, les gars de chez nous reçurent une ovation délirante. Les civils se joignirent au cortège.

Le lendemain matin, l'auteur de ces lignes, secrétaire du mess des officiers, se rendit auprès d'une sentinelle en faction au poste de radio-télégraphie, situé près du camp, pour s'enquérir de l'emplacement d'une cantine de "l'Armée du Salut" dans les environs.

—Quoi! répondit la sentinelle française, l'Armée du salut? Mais, monsieur l'officier, elle est arrivée hier soir!

Et le 22e monta dans un train à destination de Hazebrouck et de là, via Scherpenberg, Belgique, il atteignit les tranchées "K" et "L" de Kemmel où il entra dans le bal . .

Les deux V. C. du 22e

LA VICTORIA CROSS, (la Croix de Victoria), le V.C., comme on l'appelle, est la plus convoitée des décorations anglaises. Elle a priorité sur toutes les autres, même sur les ordres de chevalerie. Elle fut décernée pour la première fois en 1857, à la fin de la guerre de Crimée.

Les Croix Victoria sont faites du bronze des canons pris aux Russes à Sébastopol.

Les citations pour actions d'éclat sur le champ de bataille débutent ordinairement comme suit: "pour héroïsme remarquable et dévouement au devoir devant l'ennemi". Mais, pour obtenir le V.C., ce n'est pas suffisant. Il faut un acte de bravoure extraordinaire. Il faut, dans l'oubli complet de soi-même, affronter le danger avec un mépris absolu de la mort; il faut aller à la limite extrême du courage surhumain et, quand on a atteint ce point, faire alors en sorte de le dépasser.

Il ne semble pas que l'on ait passé outre à ces conditions, en faveur de nos deux héros canadiens-français le lieutenant Jean Brillant, V.C., M.C., et le caporal Joseph Keable, V.C., M.M., tous deux du 22e bataillon F.E.C., et tous deux décorés à titre posthume.

LIEUTENANT JEAN BRILLANT, V.C., M.C.

Le 8 août 1918, le corps canadien, en conjonction avec les troupes australiennes et le 1er corps de l'armée française, attaquait les lignes allemandes devant Amiens, sur un front de 46 kilomètres, (27 milles). Il s'agissait de regagner le terrain perdu lors de l'avance allemande en mars, alors que la 5e armée anglaise avait été refoulée. Cette action devait aussi être le début de la grande offensive qui allait terminer la guerre.

Au commencement de l'après-midi, tous les objectifs fixés pour la première journée sont conquis et le 22e consolide la ligne à l'Est de Wiencourt-l'Equipée. L'avance continue le jour suivant et atteint, en 48 heures, une profondeur de 17 kilomètres, (plus de dix milles).

Dès le début de l'opération, le matin du 8 août, le lieutenant Jean Brillant, à la tête de ses hommes qu'il conduit avec un mépris absolu du danger, en faisant preuve d'une habileté et d'une initiative extraordinaires, s'aperçoit que le flanc gauche de la compagnie est tenu en échec par une mitrailleuse ennemie. Il se précipite, seul, vers l'emplacement et capture le dangereux "moulin à café", tuant de sa main deux des mitrailleurs. Ce faisant, il est blessé lui-même au bras gauche, mais, après un pansement sommaire par un brancardier, il refuse de quitter son poste et continue avec ses hommes. Cela semble d'ailleurs pour lui une question d'habitude, car, le 27 mai précédent, ayant été blessé dans un raid, il a refusé de se laisser évacuer.

Plus tard, le même jour, l'avance de la compagnie est de nouveau compromise par un puissant feu de mitrailleuses. Le lieutenant Brillant se porte en avant pour une reconnaissance personnelle du terrain, puis organise un parti de deux pelotons. Il s'élance à leur tête, le bras en écharpe, le révolver à l'autre poing, à l'assaut du nid de mitrailleuses. La moitié des hommes reste en chemin, fauchée par les balles. Avec le reste, il parvient, après un combat acharné, à la grenade et à la baïonnette, à s'emparer de quinze mitrailleuses et de cent cinquante prisonniers. Brillant, dans cette seconde rencontre, tue, pour sa part, à coups de révolver, de son bras valide, cinq Allemands et est blessé de nouveau à la tête. Cette fois encore, après avoir été pansé par le docteur du régiment, capitaine Albéric Marin, qui cherche ses patients d'un trou d'obus à l'autre, Brillant refuse de quitter le champ de bataille. Une partie des "machine-guns" capturées sont retournées contre leurs anciens propriétaires et ouvrent le feu sur les Allemands en retraite.

Le lendemain, la poursuite continue. A un moment donné, l'héroïque officier avise, à 800 verges, un canon de quatre pouces, tirant de plein fouet sur ses hommes. Il réunit immédiatement quelques volontaires et se précipite vers la pièce qui vomit ses "wizz-bang".

Après avoir parcouru quelques centaines de verges, il est de nouveau blessé, le ventre littéralement criblé d'éclats d'obus. Mais, en dépit de cette troisième et terrible déchirure, il continue à marcher à l'assaut du canon, sur une distance de plus de deux cents verges, courbé en deux, se servant du bandage de son bras pansé pour comprimer autant que possible ses nouvelles plaies d'où les entrailles s'échappent.

Enfin, épuisé, rendu à bout par la perte de sang, il s'écrase, évanoui. Quelques-uns de ses hommes le couchent, à défaut de brancard, sur une porte arrachée par le bombardement et l'apportent au docteur, le capitaine Albéric Marin, qui lui donne les premiers soins. Comme le héros revient à lui, le docteur, quoique ayant jugé du premier coup d'oeil, son état désespéré, lui fait néanmoins entrevoir la possibilité d'un beau "blighty". C'est la blessure assez grave, mais pas trop, qui assure un séjour de quelques mois en Angleterre, soigné par les anges que sont les infirmières.

"C'est possible, Doc", fait le blessé, "Mais, au cas où tu te tromperais, prends ma bague et, si tu en sors toi-même, promets-moi de la remettre à maman . . . chez nous . . . au Canada". L'homme qui venait d'être si grand devant le danger et qui allait mourir, redevenait petit enfant en pensant à sa mère.

LIEUTENANT JEAN BRILLANT, V.C., M.C.

Le 8 août 1918, le corps canadien, en conjonction avec les troupes australiennes et le 1er corps de l'armée française, attaquait les lignes allemandes devant Amiens, sur un front de 46 kilomètres, (27 milles). Il s'agissait de regagner le terrain perdu lors de l'avance allemande en mars, alors que la 5e armée anglaise avait été refoulée. Cette action devait aussi être le début de la grande offensive qui allait terminer la guerre.

Au commencement de l'après-midi, tous les objectifs fixés pour la première journée sont conquis et le 22e consolide la ligne à l'Est de Wiencourt-l'Equipée. L'avance continue le jour suivant et atteint, en 48 heures, une profondeur de 17 kilomètres, (plus de dix milles).

Dès le début de l'opération, le matin du 8 août, le lieutenant Jean Brillant, à la tête de ses hommes qu'il conduit avec un mépris absolu du danger, en faisant preuve d'une habileté et d'une initiative extraordinaires, s'aperçoit que le flanc gauche de la compagnie est tenu en échec par une mitrailleuse ennemie. Il se précipite, seul, vers l'emplacement et capture le dangereux "moulin à café", tuant de sa main deux des mitrailleurs. Ce faisant, il est blessé lui-même au bras gauche, mais, après un pansement sommaire par un brancardier, il refuse de quitter son poste et continue avec ses hommes. Cela semble d'ailleurs pour lui une question d'habitude, car, le 27 mai précédent, ayant été blessé dans un raid, il a refusé de se laisser évacuer.

Plus tard, le même jour, l'avance de la compagnie est de nouveau compromise par un puissant feu de mitrailleuses. Le lieutenant Brillant se porte en avant pour une reconnaissance personnelle du terrain, puis organise un parti de deux pelotons. Il s'élance à leur tête, le bras en écharpe, le révolver à l'autre poing, à l'assaut du nid de mitrailleuses. La moitié des hommes reste en chemin, fauchée par les balles. Avec le reste, il parvient, après un combat acharné, à la grenade et à la baïonnette, à s'emparer de quinze mitrailleuses et de cent cinquante prisonniers. Brillant, dans cette seconde rencontre, tue, pour sa part, à coups de révolver, de son bras valide, cinq Allemands et est blessé de nouveau à la tête. Cette fois encore, après avoir été pansé par le docteur du régiment, capitaine Albéric Marin, qui cherche ses patients d'un trou d'obus à l'autre, Brillant refuse de quitter le champ de bataille. Une partie des "machine-guns" capturées sont retournées contre leurs anciens propriétaires et ouvrent le feu sur les Allemands en retraite.

Le lendemain, la poursuite continue. A un moment donné, l'héroïque officier avise, à 800 verges, un canon de quatre pouces, tirant de plein fouet sur ses hommes. Il réunit immédiatement quelques volontaires et se précipite vers la pièce qui vomit ses "wizz-bang".

Après avoir parcouru quelques centaines de verges, il est de nouveau blessé, le ventre littéralement criblé d'éclats d'obus. Mais, en dépit de cette troisième et terrible déchirure, il continue à marcher à l'assaut du canon, sur une distance de plus de deux cents verges, courbé en deux, se servant du bandage de son bras pansé pour comprimer autant que possible ses nouvelles plaies d'où les entrailles s'échappent.

Enfin, épuisé, rendu à bout par la perte de sang, il s'écrase, évanoui. Quelques-uns de ses hommes le couchent, à défaut de brancard, sur une porte arrachée par le bombardement et l'apportent au docteur, le capitaine Albéric Marin, qui lui donne les premiers soins. Comme le héros revient à lui, le docteur, quoique ayant jugé du premier coup d'oeil, son état désespéré, lui fait néanmoins entrevoir la possibilité d'un beau "blighty". C'est la blessure assez grave, mais pas trop, qui assure un séjour de quelques mois en Angleterre, soigné par les anges que sont les infirmières.

"C'est possible, Doc", fait le blessé, "Mais, au cas où tu te tromperais, prends ma bague et, si tu en sors toi-même, promets-moi de la remettre à maman . . . chez nous . . . au Canada". L'homme qui venait d'être si grand devant le danger et qui allait mourir, redevenait petit enfant en pensant à sa mère.

CAPORAL JOSEPH KEABLE, V.C., M.M.

Nous sommes ici dans le secteur de Neuville-Vitasse-Mercatel, à trois milles au sud-est d'Arras. Ligne nouvelle, tranchées très rudimentaires que l'on approfondit la nuit, tout en posant du fil barbelé en avant, dans le "No man's land".

C'est le soir du 8 juin 1918, à 9 h. 45. L'ennemi déclenche un violent barrage d'artillerie qui dure trente minutes.

A 9 h. 50, trois groupes d'Allemands d'environ cinquante chacun, franchissent leur parapet et s'élancent vers les lignes du 22e suivant de près leur barrage et tentent d'envahir nos tranchées sur trois différents points.

C'est au poste No 3 que l'attaque est la plus violente. La section de mitrailleuses à ce point est sous les ordres du caporal Joseph Keable. Pendant le bombardement de la ligne de feu, préliminaire à l'attaque que l'on devine imminente, Keable reste au parapet, épaulant sa mitrailleuse et prêt à tirer, car le champ de tir est très réduit. Aussitôt que le barrage se lève, pour tomber sur le support, près de cinquante Allemands s'avancent vers le poste.

A ce moment déjà, tous les hommes de sa section, sauf un, sont morts ou blessés. Ce que voyant, le caporal Keable saute sur le parapet et, tenant sa mitrailleuse à la hanche, décharge, l'un après l'autre, ses magasins dans les rangs de l'ennemi qui charge. Atteint à plusieurs reprises par des éclats d'obus et de grenades, il continue à tirer et son attitude déterminée, sa conduite héroïque, arrête carrément les adversaires.

Finalement, tirant toujours, il tombe en arrière dans la tranchée mortellement blessé, les deux jambes fracturées et déchiquetées, criblé de blessures par tout le corps.

Couché sur le dos dans la tranchée peu profonde, il tire ses dernières cartouches sur les Allemands en retraite et, avant de perdre connaissance, il crie aux blessés gisant autour de lui: "Tenez bon, mes vieux; ne les laissez pas passer; il faut les arrêter."

L'échec complet de l'attaque ennemie à ce point est due, sans aucun doute, à l'extraordinaire bravoure personnelle, à l'abnégation poussée jusqu'au suprême sacrifice, de ce jeune héros canadien qui mourut de ses blessures le lendemain. Il était de Sayabec, comté de Matane, la même région qui a vu naître Jean Brillant. Tous les deux s'étaient enrôlés dans le 189e bataillon F.E.C. (colonel P.-A. Piuze) qui fut versé au 10e de réserve à l'arrivée en Angleterre.

La mère de Keable, morte en octobre dernier à St-Lambert, P.Q., disait que lorsqu'il était venu lui annoncer à Sayabec où ils habitaient, qu'il était enrôlé pour la guerre, elle s'était mise à pleurer. En l'embrassant il lui dit alors: "Ne pleure pas maman, je vais me battre pour la France; si tu savais! Je suis aussi heureux que le jour où j'ai fait ma première communion!" . . .

Rimouski a élevé un monument à la mémoire de ces deux enfants du district qui a le droit d'en être fier, car ils furent les seuls, au 22e, qui obtinrent la "Victoria Cross" . . . Ils en moururent.

J.-H. C.

Nous présentons nos

HOMMAGES

au

GLORIEUX 22e

qui a immortalisé la valeur
des officiers et soldats
canadiens-français.

Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTRÉAL

AU SERVICE DU PUBLIC DEPUIS 1868

LES EXCELLENTS GINS ET WHISKIES DE MELCHERS

THREE CASTLES

Liqueur Whisky

LONDON CLUB

London Dry Gin

Gin Canadien

MELCHERS

CROIX D'OR

PRODUITS DE MELCHERS DISTILLERIES LIMITED, MONTRÉAL ET BERTHIERVILLE